

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

**ONT
COLLABORÉ**

- Th. Nicoloudis**
- G. A. Vlahos**
- Lord Dunsant**
- D.C. Svolopoulos**



**A CE
NUMERO**

- St. Stephanou**
- Costas Kérofillas**
- Sem.**
- etc. etc. etc.**

Σε στήλη ὀρθή τοῦ Παρθενῶνα
 Βαθειά ἕνα «ΟΧΙ» ἄς γραφτῆ
 Μὲ τ' ὄνομά σου, τίποτ' ἄλλο,
 Νὰ συμβολίξῃ στὸν αἰῶνα
 ΤΙΜΗ κι' ΑΝΔΡΕΙΑ κι' ΑΡΕΤΗ
 Καὶ ΝΟΥ μεγάλο.

Μ. ΜΑΛΑΚΑΣΗΣ



A

u XXe siècle, le café définitivement entré dans nos mœurs connaît une consommation maximum. L'existence d'établissements - comme les Brazilian Coffee Stores - qui ont su s'adapter aux désirs d'une clientèle soucieuse à la fois de confort et de produits de qualité, a contribué pour beaucoup à l'essor de cet aliment savoureux et sain.



THE BRAZILIAN COFFEE STORES

AU CAIRE: 4 SUCCURSALES

Angle Found Ice Emad El-Dine - Rue Soliman Pacha

A ALEXANDRIE:

Bld. Zaghoul Pacha - Rue Cherif

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
 } Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration
 69, Rue Gabalaya, Zamalek
 LE CAIRE

LES LAURIERS EN DEUIL

C'est dans une profonde affliction que nous consacrons aujourd'hui ce numéro à la mémoire de Jean Métaxas. Bien qu'incomplet, nos lecteurs, pourront avoir une idée du grand patriote hellène et du vide immense créé par sa mort non seulement en Grèce mais auprès de tout homme avide de liberté.

Il est trop tôt encore pour nous, pour nous prononcer sur l'œuvre grandiose entreprise par ce colosse que fut Jean Métaxas. Les générations futures ne cesseront d'étudier l'homme, le politicien, le stratège, l'organisateur le réformateur l'intellectuel qui rêva d'une 3^{ème} civilisation hellénique et qui ne vivait que par l'esprit et pour l'esprit.

Jamais je n'oublierai sa foi, son souffle créateur, son optimisme qu'il savait si bien insuffler à tous ceux qui l'approchaient. Je n'oublierai jamais non plus le jour où en présence de tous les intellectuels de la Grèce, qui l'applaudissaient debout, dans la grande Aula de l'Université d'Athènes, il proclama que *durant toute sa vie il avait reconnu la supériorité de l'esprit sur la matière et la valeur qu'a l'esprit sur la destinée des choses humaines.*

Pas davanatge ne s'effacera de mon esprit la journée qu'il consacra aux membres de la presse. Deux jours à peine s'étaient écoulés depuis l'heure où Jean Métaxas—ce nouveau Leonidas—avait jeté le «*Non*» historique à Grazzi qui demandait *Terre et Eau*. Je n'oublierai jamais ce matin du 30 octobre où dans un des salons de l'hôtel de Grande Bretagne Jean Métaxas entouré des membres éminents de la presse d'Athènes parla pendant deux heures. Au milieu des tonnerres de la guerre dont l'écho venait de toutes parts Jean Métaxas calme et serein exposait ses pensées avec une clarté telle qu'on en restait stupéfait. On croyait voir un grand mathématicien présentant la solution d'un grave problème. Cet officier d'Etat Major ne portait pas d'uniforme militaire, il n'avait pas l'air grave. Dans son costume civil, sans élever la voix il déclara que la victoire finale serait nôtre tandis que derrière ses lunettes brillait la flamme de ses yeux où se reflétait toute la lumière de la Grèce et le feu sacré de la foi. «*L'ennemi nous a assailli avec des forces supérieures* expliqua Jean Métaxas. *Jusqu'au jour où notre mobilisation aura été complétée il est possible que nous nous replions un peu. Quand, dans quinze jours, nos troupes auront occupé leurs postes nous prendront l'offensive et l'ennemi sera chassé. Je vous le garanti* ». Puis

se reprenant il ajouta : «*Mais même si je n'avais pas cette conviction et cette certitude en la victoire j'aurais donné à Grazzi la même réponse. Quand il s'agit d'honneur et de liberté un peuple ne peut pas choisir*».

La stature de Jean Métaxas s'était élevée comme le bastion des libertés du monde. Dans la vaste salle de l'hôtel de Grande Bretagne cet Heptanisien, ce descendant de 1821, s'était élevé tout d'un coup prenant des proportions de géant portant sur ses épaules avec force trente siècles d'histoire hellénique et les plus nobles idéaux de tous les peuples.

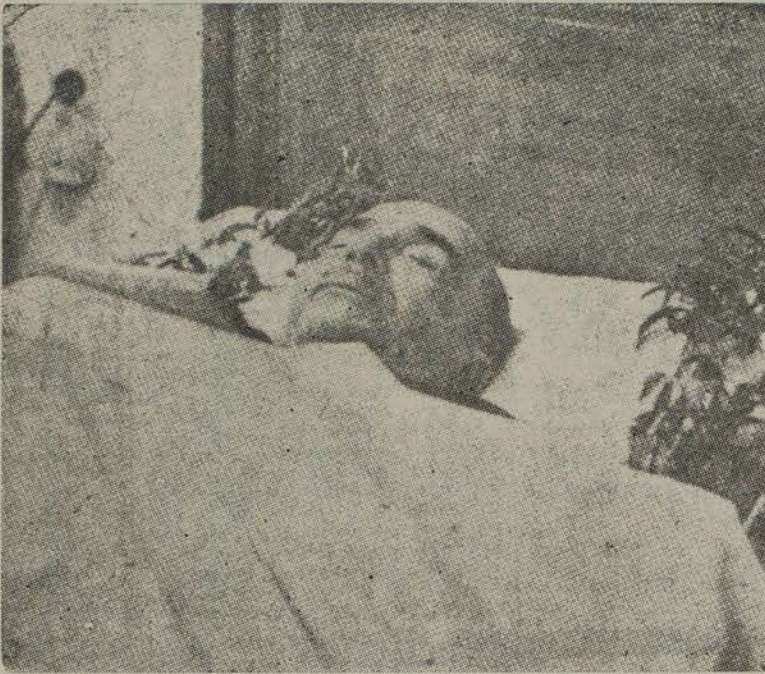
Métaxas est mort comme Cimon au milieu des victoires. Les yeux grecs ne peuvent rester secs devant ce drame qui, si brutalement, s'est inscrit sur le poème épique que la Grèce entière écrit en ce moment.

F. M.



Jean Métaxas sourit heureux le jour de la prise de Klissoura. Bien que la joie rayonne son visage on remarque la fatigue qui minait sa santé.

LE HÉROS NATIONAL



Jean Métaxas repose sur son lit de mort

Le Grand Héros de la nouvelle Grèce a cessé de vivre. Sa mort est un cruel coup du sort et personne ne s'efforce de trouver l'explication des volontés suivant lesquelles Jean Métaxas devait disparaître juste au moment où sa formidable oeuvre historique approchait de sa fin et où la Grèce, déjà couronnée par la victoire, avait besoin de lui pour la guider vers les plus sains et plus sublimes accomplissements de sa longue existence. Si Jean Métaxas est mort c'est que les volontés d'en haut sont impénétrables.

En tout cas il n'est plus parmi nous. Cette grande figure a disparu. Mais il nous reste la lumière de sa pensée qui ne cessera pas d'éclairer les grandes voies qu'il a ouvertes à la vie de la Nation et que nous suivrons toujours fidèlement, nous ses amis, ses collaborateurs, ses continuateurs. Car jamais l'oeuvre d'un homme politique grec n'eut une telle plénitude, une telle sûreté, une telle précision; jamais révolution n'eut, dès le premier moment, comme celle de Jean Métaxas l'ordre au lieu du bouleversement, la justice au lieu du crime, la saine eurythmie au lieu de la liquidité morbide, l'application attentive de résolutions mûries au lieu des expérimentations, la substance au lieu des paroles, le but profondément patriotique au lieu de la politique courante, la Nation au lieu des personnes. Incontestablement, Jean Métaxas fut la physionomie politique la plus complète de l'histoire grecque et incontestablement, durant ses jours, la vie nationale et morale des Grecs a atteint ses sommets.

Et que n'a pas réussi à faire cet homme politique génial, mais si modeste et si doux! Il a pu même faire croire, quand il fut nécessaire, que lui, bon comme un enfant et juste comme un patriarche, était un chef dur et tyrannique...

Mais, même si son oeuvre n'avait pas la forme si complexe qu'elle eut, et si cette oeuvre n'avait pas eu comme points de départ des questions fondamentales, et n'avait pas abouti, toujours et dans les moindres détails à l'application d'un formidable programme national, politique et social, deux seuls des résultats de sa révolution seraient suffisants pour faire de lui dans le jugement de l'histoire une grande figure politique. L'un de ces résultats est qu'ayant trouvé la Grèce divisée et malheureuse comme il arriva souvent, hélas! dans notre histoire, il nous la rend aujourd'hui unie et heureuse. Le second résultat, également grand et difficile à atteindre, est qu'il a réussi, lui le premier et le seul, à résoudre le problème de la lutte des classes sociales. Effectivement, Jean Métaxas est le premier homme d'Etat dans l'histoire universelle, qui ait fondé un régime bourgeois et monarchique sur l'amour des masses ouvrières et agricoles. Jean Métaxas a été le bienfaiteur des classes populaires et les a fait progresser plus que nul autre, réussissant ainsi à maintenir et à améliorer le régime bourgeois grec, en lui donnant un contenu socialiste. Pourquoi et comment? Parce que Jean Métaxas était entre autres un profond philosophe social. Et si à la théorie vous ajoutez son grand esprit pratique, vous aurez l'explication. Voici qu'est venue l'heure de révéler que l'aristocrate de naissance, le soldat, le monarchique Jean Métaxas était socialiste. Oh! quelles conclusions, quelles pensées, quel enseignement ne nous offrent la nature, l'esprit, la politique de Jean Métaxas sur ce sujet!

Voilà donc deux immenses résultats de son programme qui le consacrent comme une grande figure politique et lui assurent à jamais la reconnaissance nationale. Mais son oeuvre morale, l'exploit que fut notre nouveau réveil national, le formidable appel de la foi auquel sont accourues d'abord les légions serrées de notre jeunesse, puis lentement, mais sûrement toutes nos classes, tous les âges, toutes les âmes jusqu'au jour où, grand chef d'une petite nation, il a lancé à la force d'une puissant empire son ΜΟΛΩΝ ΛΑΒΕ son «Viens le prendre», cette oeuvre-là, son exploit vraiment surhumain est celui qui l'a uni profondément et définitivement à l'âme grecque et a fait de lui vraiment un héros national. Mais en outre la portée morale de sa réponse dans la nuit du 28 octobre, surpasse encore sa portée nationale. Et cette réponse, donnée au moment où elle le fut, a fait de Jean Métaxas une physionomie mondiale, elle a haussé de nouveau la Grèce, après des siècles, en modèle et en symbole parmi les nations.

Maintenant, Jean Métaxas est mort. Sa vie et son oeuvre seront longtemps étudiées. Sa perte fut un cruel décret du destin à l'heure où ce créateur, cet animateur de l'armée grecque, ce véritable père du peuple grec menait la guerre et dirigeait le navire de la nation au milieu des dangers de la tempête internationale.

S'il eût vécu encore deux ou trois ans, comme il croyait et comme il nous le confiait souvent, il aurait parachevé son oeuvre et l'aurait transmise parfaite. Une semaine avant l'ultimatum et tandis qu'il luttait encore diplomatiquement contre l'Italie il vint faire une visite à celui qui vous parle, vers 8 heures du matin.

«Je suis venu te dire quelque chose. Garde le secret. Je ne prépare pas seulement l'armée pour la guerre. Je veux que tout aille de pair, car je n'ai pas beaucoup de temps. Donc ce qui te tourmente depuis deux ans, j'ai résolu de le faire et je l'ai préparé».

— «Et quoi donc, monsieur le Président?»

— «Le nouveau régime! J'ai trouvé la base. Tu verras. Ce sera un mécanisme souple et logique. Mais il faudra le rédiger sans histoires et sans discussions, puis je le soumettrai au Roi. Je suis venu donc pour cela. Je t'apporte le canevas et je te prie de m'aider, de t'occuper de sa rédaction, puis nous le reverrons ensemble!» — «Monsieur le Président, à vos ordres, comme toujours». Puis nous descendîmes ensemble à Athènes. Quelques jours après, la crise éclatait; l'ultimatum du 28 octobre, la

guerre, la victoire, sa mort et son apothéose. Le nouveau régime attendra son heure...

Hier après midi, sous un ciel de plomb à l'heure où la dépouille mortelle de Jean Métaxas était lentement portée à la Cathédrale, la douleur du peuple éclatait dans les rues d'Athènes. Jamais «tyran» ne fut pleuré plus profondément par un peuple entier. Et pourtant la vie de la Nation continue, et surtout, en ce moment-ci la guerre. Nous savons quelle douleur cette mort soudaine du premier soldat hellène causa à l'âme de notre armée. Mais justement parce que le premier soldat hellène est tombé sur les remparts, la lutte, sous l'égide du Roi vers lequel plus que jamais se tourne aujourd'hui la confiance de la nation, se poursuit et se poursuivra sans arrêt, acharnée, enragée, jusqu'à la victoire.

Devant la tombe ouverte du Grand Hellène, du Grand Chef, du Grand Ami, nous donnons l'assurance que nous ne trahisons pas ses idées. Frères, avec l'idée «Jean Métaxas» nous vaincrons de nouveau!

TH. NICOLOUDIS
Ministre de la Presse

AUTOGRAPHE DE JEAN METAXAS

Οὐδὲν ἔστιν ἄνθρωπος
οὐδὲν ἔστιν ἄνθρωπος
οὐδὲν ἔστιν ἄνθρωπος.

Νομίζω πᾶσι τοῖς Ἕλλησι
τὸ ἔργον. Ἐπεὶ βέλτερον ἔστιν
ὅτι οὐδὲν ἔστιν ἄνθρωπος
οὐδὲν ἔστιν ἄνθρωπος
οὐδὲν ἔστιν ἄνθρωπος.

30. 8. 1936

J. Metaxas

Nous marcherons en avant avec foi, courage, décision et optimisme. Notre but est la renaissance de la Grèce. Nous sommes sûrs que chaque citoyen deviendra notre allié et défenseur dans cette cause commune à tous les Hellènes.

30.8.1936
JEAN METAXAS

Un récit de Jean Metaxas au Journal "Kathimerini"

28 OCTOBRE 3 H. DU MATIN

Le chef du gouvernement M. Métaxas rentra chez lui à Kiphissia tard dans la nuit du dimanche. Les nouvelles n'étaient pas bonnes, le prétendu incident des frontières n'était pas clos, la rencontre des officiers délégués par nous avait été ajournée, attendu que les Italiens avaient envoyé un adjudant pour les représenter, mais l'adjudant avait dit aux Grecs : «ça n'est pas grave. Il vaut mieux passer outre...» Il n'y avait pas d'autres nouvelles. De la légation d'Italie pas un mot, pas un signe de toute la journée. La situation semblait critique; mais comme nous étions plus d'une fois arrivés à un point critique, il y avait de l'espoir... Le président du conseil alla donc se coucher à onze heures et demie.

* * *

A 3 heures précises, le téléphone. M. Métaxas a près de lui, quand il dort, le téléphone :

— Allô !

— Le ministre de France, M. le président. Il est de toute nécessité qu'il vous voie.

M. Métaxas, à peine réveillé, ne comprenait goutte : «Le ministre de France? A cette heure? Après tout il doit se passer quelque chose d'absolument grave». Et il commença à s'habiller. Une robe de chambre compléta la toilette hâtive. Il descendit et il ouvrit lui-même — les domestiques dormaient — la porte d'entrée. Sur le perron il vit, non pas le ministre de France, mais Grazzi. Il le salua et tous deux passèrent à droite. Grazzi s'assit sur le siège qui lui fut offert et aussitôt il tira de sa poche un grand pli qu'il remit au président.

— De la part de mon gouvernement...

Et M. Métaxas se mit à lire lui-même, lentement, l'ultimatum. Quand il finit, il était déjà près de trois heures et demie. L'ultimatum fut placé dans l'enveloppe. Grazzi ajouta :

— Monsieur le président, je suis chargé de vous communiquer qu'en cas de non acceptation des conditions que vous venez de lire, les troupes italiennes pénétreront en Grèce à six heures du matin.

M. Métaxas se leva : — Monsieur le ministre, lui dit-il, le contenu de l'ultimatum et la manière dont il me fut remis signifient une déclaration de guerre de la part de l'Italie.

Grazzi l'interrompit : — Si vous donnez l'ordre à vos troupes de laisser libre passage aux troupes italiennes...

— M. Métaxas : — Il n'est pas question que je donne l'ordre à nos troupes de laisser libre passage aux Italiens. Mais, faites attention ! Même s'il s'agissait de le donner — et je ne le donnerai pas — il est trois heures et demie. Je dois m'habiller, descendre à Athènes, réveiller le Roi qui est à Tatoï, amener le ministre de la guerre et le chef de l'Etat-Major qui sont en train de dormir, réveiller des militaires, des fonctionnaires, des télégraphistes, et faire en sorte que notre décision parvienne avant six heures du matin aux postes avancés de nos frontières. Cela est pratiquement impossible. Je vous le dis, non pas pour

que vous pensiez que j'aurais jamais donné un ordre pareil; mais afin que vous compreniez que l'Italie, ne nous laissant aucun choix entre le conflit et la paix, déclare la guerre à la Grèce.

Et donnant à entendre à Grazzi que l'entrevue avait pris fin : — *Alors c'est la guerre!* (En français dans le texte grec).

Grazzi, troublé, tenta le dire quelque chose, ne dit rien, s'inclina et partit sans que les deux hommes se fussent donné la main.

Déjà il s'était passé beaucoup de temps et le président attendait avec impatience d'entendre la porte se fermer. Sur le champ, dans l'espace de quelques secondes, il prit le téléphone et réveilla le Roi; puis tout de suite après, le général Papagos, les ministres de la guerre, de la marine et de l'air. Il ordonna de préparer incontinent le décret de mobilisation, fit venir chez lui M. Nicoloudis, afin que la nouvelle et la mobilisation fussent communiquées sans retard aux journaux, le ministre de la sûreté, le ministre des finances et les gouverneurs des deux banques. A quatre heures du matin tout était prêt.

* * *

— Et en ce moment-là, Monsieur le président seul, de nuit, à peine réveillé d'un sommeil qui, après le dur labeur de la journée, était peut-être lourd, vous avez pris votre décision tout de suite. Vous ne vous êtes pas arrêté, vous n'avez pas hésité un seul instant ?

— Pas un instant. Depuis le premier mot de l'ultimatum jusqu'au dernier, pendant que je lisais, j'avais assez de temps pour comprendre que nous les Grecs étions invités à vivre ou libres ou esclaves. Je n'avais donc pas besoin de beaucoup de réflexion pour décider comment nous devons vivre.

LE PELERINAGE

Lord Dunsany, l'éminent littérateur anglais et savant conférencier a écrit ces vers inspirés par la foule défilant devant le cercueil de Jean Métaxas

* * *

*So quiet, so still, you had not thought it there,
In a glass case with dew upon the glass,
By which a priest is breathing a Greek mass;
And still round the cathedral broods the air,
Where voices wander, as though hearts were bare
And thoughts escaped from the slow crowds that
pass*

*To mingle and be lost in one Alas,
Which whispers over the cathedral square.
Behind that waxen face a while ago
Were hopes that rose in the height could see
Dawn shining on the face of Victory,
Dawn that is not yet visible below.
And those he laid are waiting in the night
Happy and calm because he saw the light.*

LORD DUNSANY

TESTAMENT POLITIQUE

DE

JEAN MÉTAXAS

M. D.C. Svolopoulos, l'éminent journaliste et Directeur au Sous-Secrétariat pour la Presse a eu le rare bonheur d'interviewer le Chef du Gouvernement National pour la dernière fois. Cette interview qui a été publiée par le grand hebdomadaire Athénien NIKI (La Victoire) peut être considérée comme le testament politique de Jean Métaxas. n.d.l.r.

POURQUOI NOUS VAINCRONS

— *Pourquoi, Monsieur le Président, êtes-vous absolument convaincu, depuis le premier moment que la victoire est nôtre, tandis que nous avons affaire à une armée beaucoup plus nombreuse, munie des armes les plus perfectionnées et possédant un matériel abondant?*

— Parce que, répond-il, notre armée est supérieure en qualité à l'armée italienne. Parce qu'elle a l'esprit de sacrifice. Parce qu'elle a des idéaux, ce qui est le mobile de toute grande action et de tout héroïsme. Parce que la lutte de notre armée a un but : chasser l'agresseur qui a tenté de pénétrer dans notre maison. Parce que notre armée a de l'endurance physique. Parce que à tous les points de vue le soldat grec est supérieur au soldat italien et parce que nos cadres sont très capables. Est-il possible qu'avec de tels éléments une armée ne vainque pas? Ensuite, il ne faut pas oublier que notre armée sent derrière elle la nation tout entière, unanime, unie et dévouée. C'est-à-dire une force colossale prête à tout, à tous les sacrifices.

NOS BUTS DE GUERRE

— *Vous avez dit, M. le Président, que notre armée a un but dans sa lutte. Le but général de la guerre que nous menons contre l'agresseur, et au sujet duquel on se pose des questions à l'étranger, quel est-il?*

— Assurer l'intégrité et l'indépendance de notre pays. Notre but est le libre développement de la Grèce et de ses forces morales et matérielles. Non certes au détriment d'autres peuples. Cela, jamais! Mais nous ne tolérerons pas qu'un autre peuple attente à notre droit de nous développer librement. Tels sont les buts de la guerre que nous menons et que nous mènerons jusqu'au bout jusqu'à la victoire définitive qui, je le répète, de toutes façons est à nous.

NOTRE PLAGE DANS LA MEDITERRANEE

— *Et la position de la Grèce dans la Méditerranée?*

— La position de la Grèce dans la Méditerranée?

Mais la position de la Grèce dans la Méditerranée est celle que dictent sa position géographique et son histoire. La Grèce doit être forte dans la Méditerranée.

Ces derniers mots, le Premier entre les Hellènes les accentue particulièrement. Et il poursuit:

— Des idéaux! Il faut que les Grecs aient de grands idéaux. Nos idéaux doivent tendre vers la civilisation et la force morale. Nous voulons une Grèce puissante, avec une force de rayonnement moral. Cela ne signifie pas que nous puissions laisser des frères de race entre les mains d'étrangers. De même que nous ne cherchons pas le développement de notre pays et de nos forces morales et matérielles au détriment d'autres peuples, de même nous ne pouvons pas admettre que nos frères de race restent entre les mains d'étrangers.

Jean Métaxas se lève et approche d'une immense carte de la Grèce qui couvre son bureau.

— L'élan de la Nation a été héroïque dit-il.

LE PEUPLE ET TOUJOURS LE PEUPLE

— *A quelle cause profonde attribuez-vous ce fait, Monsieur le Président?*

— Au changement du 4 août, nous répondit-il avec fermeté. C'est lui qui a créé les possibilités d'aujourd'hui, c'est lui qui a installé dans l'âme du peuple la confiance en soi, le courage, la foi en lui-même, le nouveau sens de la vie...

Ainsi, nous avons vu ce qui s'est passé au front et à l'arrière : chacun faisant son devoir, dominé par l'esprit de sacrifice, surtout chez le peuple. La société dans son ensemble a fait son devoir. A l'héroïsme des combattants a répondu l'héroïsme du peuple à l'arrière. Car la résistance aux épreuves, aux privations, aux attaques de l'ennemi contre l'arrière est de l'héroïsme. Et nous avons subi des privations, des souffrances et des attaques, et nous avons vu la résistance du peuple forte comme le granit. Cette résistance, nous devons la systématiser, et l'organiser jusqu'au bout. Il faut résister le sourire aux lèvres. C'est cela qui nous donnera la victoire. La victoire qui est à nous.

D. C. SVOLOPOULOS

Les Lauriers en deuil

LA MALADIE, LA MORT ET LES FUNÉRAILLES DE JEAN MÉTAXAS

La maladie qui emporta Jean Métaxas fut courte. Malgré le travail sans trêve de plus de quatre années, le président n'avait pas montré de signe de fatigue jusqu'aux tous derniers temps. Un léger vertige le jour de sa fête onomastique fut, il y a trois semaines, le premier malaise, vite dissipé. Le président se remit au travail et c'est au cours d'un conseil des ministres, le 17 janvier, qu'il se sentit de nouveau souffrant. Il quitta la séance et rentra dans sa villa à Kiphissia. L'examen médical montra qu'il s'agissait d'une angine phlegmoneuse avec haute température et frissons. Une intervention chirurgicale, faite au bout de deux jours, amena une amélioration très sensible. Mais la fièvre remonta, le pus se reforma, un état toxique se manifesta, réveillant un ancien ulcère du duodénum, que M. Métaxas se bornait à traiter par un régime sévère. Une forte enterorragie se déclara qui épuisa le malade. Il fallut faire une transfusion de sang, mais malheureusement sans effet; l'urémie était apparue. Puis après quelques alternatives, la situation empira encore davantage, malgré de nouvelles transfusions de sang. Lundi soir elle était presque désespérée. Mardi tout espoir était perdu. Mardi à 6 heures du soir, Jean Métaxas entra dans le coma.

Dans l'après-midi de lundi, l'Archevêque d'Athènes s'était rendu à Kiphissia pour porter lui-même à M. Métaxas les suprêmes secours de la religion. Toute la nuit veillèrent près de lui S.M. le Roi, S.A.R. le Diadoque, les proches parents. Mercredi à 6 h. 20, Jean Métaxas s'éteignit doucement. Les médecins qui le soignaient signèrent le bulletin suivant:

« Le Président du Conseil Hellénique fut pris, il y a dix jours, d'une angine phlegmoneuse grave avec production d'abcès péri-amygdalien. Malgré une intervention hâtive et un traitement post-opératoire soigné, le malade présenta à la suite une enterorragie abondante, avec symptômes toxi-infectieux graves, qui se terminèrent par une poussée azothémique à laquelle le malade a succombé ce matin à 6 h. 20. M. Géroulanos, B. Bensis, N. Georgopoulos, M. Maccas, E. Phocas, D. Dimitriadis, J. Chrysicos, G. Karayanopoulos, D. Comninos, N. Lorandos, G. Iconomidis, M. Georgopoulos. Le 29 janvier 1941».

Après la constatation du décès, le corps fut embaumé pour être trans-

porté l'après-midi à la Cathédrale d'Athènes.

La nouvelle de la mort du Chef du gouvernement s'est propagée Mercredi avec la rapidité des événements imprévus. Si courte avait été la maladie, si récent était le jour où les acclamations de la foule avaient salué la dernière victoire de l'armée hellénique annoncée par le général Métaxas. Mais le doute n'était pas permis. Dans la matinée froide et humide, sous un ciel de deuil, apparaissaient les premiers drapeaux en berne et couraient de bouche en bouche les premières informations. Puis les journaux parurent en éditions spéciales. Athènes qui avait connu pendant ces trois mois tant d'heures de joie connaissait maintenant la stupeur et la douleur. Les autobus pour Kiphissia étaient pris d'assaut. On allait vers la maison mortuaire comme dans une sorte de pèlerinage.

Elle était close sauf aux intimes et aux personnalités officielles. Le corps allait être exposé dans la Cathédrale d'Athènes et l'hommage de la foule pourrait librement s'y rendre. En effet, dans l'après-midi la dépouille de Jean Métaxas fut portée à la Métropole. Des détachements de gendarmes et de police entouraient le corbillard au départ de Kiphissia. Mais à la place Righillis le cercueil fut posé sur un affût de canon tiré par un tracteur et des détachements de toutes les armées terre, mer, air, se joignirent à l'escorte. Derrière le cercueil venaient en automobile Mme Métaxas, les représentants de S.M. le Roi, le nouveau Président du Conseil et les Membres du gouvernement, puis des jeunes gens de l'E.O.N., les «enfants» chéris de Jean Métaxas.

Il pleuvait de la neige fondue, il soufflait une petite bise aigue. Mais tout le long des rues depuis l'entrée de la ville jusqu'à la Cathédrale, des milliers de gens se pressaient, venus de tous les coins d'Athènes pour saluer le Président qui passait. Les enfants de la Jeunesse Nationale, garçons et filles, formaient une interminable garde d'honneur, se groupaient en masses profondes devant l'église.

Dans un profond silence le cortège s'arrêta devant l'église. Le cercueil fut placé au milieu de la nef, recouvert à demi d'un grand drapeau grec et sur le drapeau fut posée l'épée que portait Jean Métaxas quand il servait dans l'armée. Une garde d'honneur veilla le corps. Ce furent d'abord des officiers de la marine, puis successivement des officiers de l'armée de ter-

re, des officiers de l'air, des jeunes gens de l'E.O.N. A 9 heures du soir les portes de l'église s'ouvrirent. Et la foule qui formait queue au dehors commença à défiler. Passé minuit le défilé continuait dans le froid, l'obscurité, dans la pénombre de l'église où de grands cierges éclairaient la couche de Métaxas.

Vers 11 h. du matin S.M. le Roi et S.A.R. le Diadoque se sont rendus à Kiphissia et ont présenté leurs condoléances à la veuve du chef du gouvernement disparu et à ses autres proches.

Le conseil des ministres s'est également rendu, en corps, à Kiphissia pour présenter ses condoléances. De même les membres du corps diplomatique se sont rendus à la maison du défunt pour présenter leur condoléances. Un registre de condoléances a été ouvert à la maison du défunt Chef du Gouvernement, où des centaines de personnes de toute condition sont allées s'inscrire.

Pendant toute la journée du 30 une foule émue n'a cessé de défiler devant le corps de Jean Métaxas. Malgré une pluie fine glacée qui tombait presque sans interruption, il y avait une longue queue sur la rue Mitropoleos. L'entrée se faisait par la porte qui s'ouvre devant l'église d'Hagios Elefthérios. A 11 heures sont venus s'incliner devant le cercueil le ministre de Grande Bretagne sir Michael Palairet et le chef des forces aériennes anglaises en Grèce air-marshall d'Albiac avec son état-major, apportant des bouquets de violettes.

Un décret royal promulgué sur la proposition du conseil des ministres stipulait que les obsèques de Jean Métaxas auraient lieu aux frais de l'Etat; que des honneurs spéciaux seraient rendus à sa dépouille mortelle et que le deuil officiel durerait huit jours au cours duquel les services publics mettraient leurs drapeaux en berne et les fonctionnaires porteront une cravate noire.

Le ministère de l'intérieur a informé qu'il n'y aura pas de couronnes. Il recommanda d'envoyer les sommes destinées aux fleurs à la collecte pour la prévoyance sociale ou à d'autres oeuvres d'utilité publique. Mais, devant cette recommandation, un grand nombre d'organisations avaient décidé d'affecter aux collectes des sommes élevées en mémoire du président défunt.

L'annonce officielle de la mort du chef du gouvernement a été faite par

Buvez frais
Vivez joyeux...

(Kabelais)



STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE





CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS

la note suivante, publiée un peu avant midi par les éditions spéciales des journaux :

« Après une courte maladie le président du conseil Jean Métaxas est décédé dans sa maison de Kiphissia ce matin à 6 h. 20. Le nouveau gouvernement composé de tous les anciens ministres sous la présidence de M. Alexandre Corizis, autrefois ministre de la prévoyance sociale et actuellement gouverneur de la Banque Nationale de Grèce, a prêté serment aujourd'hui à 10 h. devant S.M. le Roi.

« Le peuple grec, frappé par la douleur, reste calme et uni, avec une absolue confiance en son Roi et en son gouvernement, décidé à mener jusqu'au bout sa lutte victorieuse. »

En effet, toutes les dispositions avaient été prises pour qu'en des heures aussi critiques le pays ne restât pas privé de direction Mardi soir, quand tout espoir fut perdu au sujet de M. Métaxas, les ministres furent convoqués en conseil extraordinaire, à 7 h. 15 du soir, sous la présidence de S.M. le Roi. Le Souverain parla avec une émotion profonde de l'état du chef du gouvernement et il demanda aux ministres le dévouement dans l'accomplissement de leur devoir et l'attachement inébranlable à la lutte sacrée en cours.

Mercredi, dès que la mort de Jean Métaxas fut connue, les membres du gouvernement se sont rassemblés au ministère des affaires étrangères, où S.M. le Roi est arrivé peu après. Une nouvelle séance du conseil fut tenue sous la présidence du Souverain. Le Roi annonça la mort du chef du gouvernement et il invita les collaborateurs de J. Métaxas à rester en fonctions et à poursuivre leur travail dans l'esprit de leur président disparu. Il les informa en même temps qu'il avait décidé de confier la présidence du conseil au gouverneur de la Banque Nationale M. Corizis, à qui étaient également confiés les trois portefeuilles de la défense nationale et le portefeuille des affaires étrangères.

Les ministres entendirent les paroles et les décisions de S.M. le Roi avec une profonde émotion. Aussitôt après, M. Corizis fut appelé par le Souverain qui l'informa lui-même de la décision qu'il avait prise, M. Corizis s'inclina devant le désir de S.M. le Roi et il prêta tout de suite serment entre les mains de S.B. l'Archevêque. Puis ce fut le tour des ministres de renouveler leur serment. Les ministres firent ensuite un court conseil sous la présidence de M. Corizis, qui les pria de continuer leur oeuvre avec autant de zèle que par le passé.

Après que le gouvernement eut prêté serment, S.M. le Roi adressa le message suivant au peuple :

« Au Peuple Hellène,

« Jean Métaxas qui a, pendant cinq ans à Mon côté gouverné Mon Pays

avec habileté et abnégation, qui a imprimé sur l'Etat, par sa lumineuse intelligence, la profonde empreinte de son activité productive, qui a ranimé le moral de la Nation, et qui s'est dressé courageusement devant l'agression ennemie, nous quitta pour prendre place parmi les hautes figures de l'histoire hellénique.

« Rendant hommage à sa mémoire, je donne à Mon Peuple l'assurance que l'oeuvre accomplie jusqu'ici dans tous les champs, dans le domaine politique et militaire, comme dans le domaine de la réforme ouvrière et agricole et de l'organisation de la Jeunesse sera poursuivie avec le même élan. Le fait que le Président et les membres du nouveau gouvernement, que j'entoure de la même estime que jusqu'à présent, furent pendant longtemps les collaborateurs de l'homme d'Etat disparu, en est la formelle garantie. Etroitement unis avec Mon Peuple autour de Mon Trône, inspirés par les hauts exemples des récentes pages glorieuses de notre vie nationale. Je suis convaincu qu'ils conduiront à bien, avec dévouement et abnégation, la lutte gigantesque que l'héroïque armée grecque mène au champ d'honneur et qu'elle portera, soyez-en sûrs, à une fin triomphale.

« Je demande à tous les Hellènes, à toutes les Hellénides de continuer à donner comme jusqu'ici les mêmes preuves admirables de patriotisme et de discipline. Avec l'aide de Dieu, avec la bénédiction de la Ste. Vierge, avec la force et la volonté de la Nation, la Grèce, la Grèce éternelle vivra et triomphera, digne de nos grands aïeux, digne de nos héros et de nos martyrs. »

GEORGES II

En même temps, S.M. le Roi a adressé aux forces armées ce message :

« Officiers, sous-officiers, soldats, marins, aviateurs,

« Le président de mon Conseil des ministres, Jean Métaxas, l'homme qui, avec mon consentement, à l'aube historique du 28 Octobre 1940 a opposé à l'agresseur brutal le fier « Non », est décédé. Sa mort me prive d'un précieux collaborateur, la nation d'un chef paternel et digne, l'armée d'un assistant et d'un conseiller profondément expérimenté. La perte pour nous tous est cruelle, très cruelle. Mais la Grèce, telle que la rêvait le disparu est éternelle et immortelle. Ses vertus, vertus purement helléniques, foi, patriotisme, abnégation doivent vous inspirer tous.

« La lutte pour les foyers et les autels que vous avez commencée le front haut et avec un puissant sentiment de sa sainteté, se poursuivra et, avec l'aide de Dieu, sera menée à une fin victorieuse. Il faut que nous compensions cette perte cruelle en multipliant nos énergies, en trempant nos volontés, par la résolution, l'audace et l'obstination. Nous avons le droit pour nous et nous vaincrons.

« Si celui qui vient de nous quitter

n'a pas eu le bonheur de voir le triomphe complet, son âme se réjouira quand, de là où il se trouve maintenant, il verra nos armes couronnées d'une brillante et incorruptible gloire.

« Nous nous montrerons dignes de nos grandes et historiques traditions et tous ensemble, du premier au dernier nous lutterons comme un seul homme avec une foi inébranlable dans la victoire.

« Combattants Hellènes, Dieu bénit notre lutte. La victoire est à nous. »

GEORGES II

Le Gouvernement d'autre part adressa le message ci-après.

« Au moment où un cruel destin prive la nation de la grande figure de Jean Métaxas, le gouvernement, sur le mandat de S.M. le Roi, assume le lourd héritage de continuer son oeuvre grandiose. Les voies historiques que le grand chef a ouvertes dans la vie de la nation se trouvent depuis longtemps gravées dans la conscience du Peuple Hellène et dans notre âme, surtout en ce moment où les forces combattantes de la nation et leurs héroïques exploits proclament vis-à-vis de l'envahisseur la volonté inébranlable d'assurer la vie, l'honneur et la liberté de la Patrie, telles que les avait rêvées notre grand mort.

« L'oeuvre de Jean Métaxas, dans son ensemble, est si vaste, si grande, si complexe, que dans la douleur du moment que nous traversons, il ne reste ni le temps, ni la force de l'exalter. Nous donnons seulement au Peuple Hellène, et plus généralement à la Nation entière, l'assurance que, sous la conduite de S.M. le Roi et avec l'aide du Peuple Hellène qui lutte avec abnégation, nous continuerons résolument son programme national dont l'objet principal est en premier lieu la victoire contre l'ennemi, et ensuite la protection et le développement des classes ouvrières qui constituent la force productrice du pays. Non seulement les principes que Jean Métaxas a appliqués en l'occurrence en plein accord avec ses collaborateurs, mais l'action sociale dans le passé du Président du Gouvernement actuel en sont le gage.

« Devant le grand Mort et au moment où le gouvernement assume la charge de continuer son oeuvre magnifique notre première pensée se tourne vers nos forces combattantes qui couvrent de gloire le nom hellène sur les champs de l'honneur.

« Avec la conviction que la nation mènera à une fin victorieuse la lutte engagée et que la Grèce poursuivra ses grandes destinées, nous marchons sous la bénédiction de Dieu avec courage et foi vers l'accomplissement du devoir. »

Le Président du Gouvernement
AL. CORIZIS

Les Membres

A. Tambacopoulos, J. Dourentis, A. Apostolidis, J. Arvanitis, A. Oecono-

mou, G. Kyriakos, E. Crimbas, G. Nicolaïdis, C. Codzias, Th. Nicoloudis, C. Bourboulis, N. Spentzas, N. Papadimas, H. Papavassiliou, P. Oeconomakos, A. Dimitratos, G. Zaphiropoulos, C. Maniatakis, Ch. Alivizatos, S. Polyzogopoulos, M. Kyriacopoulos, A. Ziphos.

Le président du conseil M. Al. Coryzis a adressé aux forces armées du pays le message suivant :

« Aux forces armées du pays.

« J'assume à partir d'aujourd'hui, sur mandat du Roi, le gouvernement du pays et la direction des Départements militaires. Avant tout je tourne ma pensée vers le grand Chef national disparu, le réorganisateur de l'armée, de la marine et de l'aviation, l'incomparable et infaillible général et soldat.

« Puis je porte avec émotion, admiration et affection ma pensée vers vous, les combattants de notre cause sacrée, indomptables, infatigables, pleins d'un enthousiasme ardent, vous marchez de victoire en victoire et de gloire en gloire.

« Cette belle et glorieuse voie tracée par le créateur du 4 Août, vous continuerez à la suivre — j'en suis sûr — avec un élan plus grand et une foi plus chaleureuse que jamais.

« Sous la protection de Dieu et de la Ste. Vierge, sous la direction d'acier de notre Roi et votre chef, avec les vœux de tous les Grecs, vous briserez l'ennemi sans loi, vous triompherez, vous rendrez la Grèce puissante à jamais et vous vous montrerez dignes des hautes visions du grand Chef national et de même que lui est tombé sous les coups de la dure peine du travail au champ de la lutte et de l'honneur, de même vous tous, du premier au dernier, vous souvenant de son grand exemple, ne reculerez devant aucun sacrifice pour accomplir votre grand devoir envers la Patrie.

« Obéissant donc à vos chefs et avec une foi inébranlable en la Victoire, allez de l'avant, toujours de l'avant. La Nation, comme un seul homme, est le soutien vigilant de vous tous, ses dignes enfants. »

Le Président du Conseil
et ministre de la Guerre, de la
Marine et de l'Aviation
AL. CORYZIS

Pour cortège funèbre un peuple entier. Comme derniers honneurs les attaques victorieuses de l'armée se battant contre l'ennemi. Aucun homme politique grec, aucun homme ayant joué en Grèce un rôle de premier plan n'a eu l'euthanasie de Jean Métaxas. L'histoire retiendra ce départ comme elle a marqué le colloque du 28 octobre : comme la communion parfaite d'un peuple et d'un chef.

Le peuple d'Athènes eut l'honneur et la douleur d'exprimer le sentiment grec. Des milliers innombrables ont défilé depuis le moment où le corps du général Métaxas fut transporté à la cathédrale jusqu'au moment où les

portes de l'église se fermèrent à midi pour l'acte final du drame soudain. Bien des larmes coulèrent dans le grand silence de la nef où Jean Métaxas reposait entouré d'officiers et d'enfants de la Jeunesse Nationale. Aux gens du peuple se mêlaient les groupes de personnages officiels. Vint aussi un groupe particulièrement touchant. De grands autocars amenèrent des blessés convalescents ; bras en écharpe, fronts bandés, jambes se mouvant encore avec peine ils passèrent à travers la foule recueillie qui remplissait les abords de la cathédrale, attendant pendant des heures pour entrer. En même temps des couronnes arrivaient, des couronnes surtout de laurier.

D'après le programme officiel, le service funèbre devait commencer à 3 heures 30. A 2 heures, les troupes qui devaient rendre les honneurs, vinrent prendre place, sous le commandement du général Carassos. Elles s'alignèrent le long de la place de la Constitution, des rues d'Hermès et d'Evangelistria, jusqu'à la cathédrale. Sur la rue Mitropoléos par où monterait le cortège pour se rendre au cimetière, les phalangites de l'E.O.N., jeunes garçons et jeunes filles formaient la haie.

L'église s'emplit bientôt. Délégations des armées, hauts fonctionnaires, représentants des hautes institutions civiles, représentants des cultes étrangers furent conduits aux places désignées par le protocole. A 3 h. 10 arrivèrent les membres du corps diplomatique, puis les attachés militaires des légations et les officiers supérieurs britanniques. Mme J. Métaxas, couverte de longs voiles de deuil, entra dans l'église quelques minutes plus tard et prit place près du cercueil, entourée de ses filles et des autres membres de sa famille.

Le président du conseil et les ministres précédèrent de cinq minutes S.M. le Roi qui était accompagné de LL.AA. RR. le Diadogue, la Princesse Héritière, la Princesse Nicolas, les Princes Pierre et Philippe, la Princesse Alexandra avec sa mère Aspasia, veuve du Roi Alexandre. Aussitôt l'office commença présidé par S.B. l'Archevêque d'Athènes qu'entouraient les membres du St-Synode. Quand les dernières prières furent terminées, récitées par l'Archevêque, quand le « Dernier baiser » fut donné, M. Coryzis président du conseil adressa le suprême salut à Jean Métaxas.

« Rassemblés autour de toi comme autrefois, Chef, nous venons maintenant ployant sous le deuil et l'âme à genoux pour t'apporter le suprême salut. Tu pars vers les lieux lointains des mondes inconnus où il n'y a pas de tristesse ni de soupirs, mais une vie éternelle et tu laisses les soupirs et l'affliction à la Grèce entière. Et le soupir est aussi profond et aussi lourd de l'affliction qu'est terrible le vide que tu nous laisses.

« Car tu n'as pas été simplement un président du conseil, succédant à d'autres et auquel d'autres vont succéder. Tu as été un météore, grand, splendide aveuglant en lumière et — hélas — de trop brève durée. En cet instant où tu es encore avec nous, où fermant les yeux et laissant la pensée errer nous nous imaginons que tu vas de nouveau ordonner et inspirer, et de nouveau guider, en cet instant qui nous reste comme un délai suprême avant que nous te livrions à cette terre de Grèce que tu as tant aimée, pour laquelle jeune tu as combattu l'épée à la main, que tu as défendue plus tard par ta pensée, que tu as sauvée hier par ton courage, en cet instant permets-nous, Chef, de nous tourner vers l'heureux passé, de nous souvenir de toi, de tes oeuvres, de ta vie.

« Officier d'Etat-major lors des glorieuses guerres balkaniques, conseiller militaire de gouvernements historiques géant hors de la Grèce en des heures critiques de grands intérêts nationaux, chef de l'Etat-major préparant l'armée pour la guerre avec une profonde sagesse, retiré enfin de l'armée lorsque des désaccords trop nombreux sur des questions importantes l'ont mis en opposition avec les dirigeants de l'Etat et que tu pris la décision de te mêler à la politique afin d'offrir là aussi l'abondance de tes forces et la richesse de tes pensées à la Patrie.

« Mais, pour l'élever au poste de Chef du gouvernement — nous avons appris plus tard combien il te revenait de droit — tu étais obligé de descendre dans l'arène des élections et là, souvent ta rude franchise trouva les chemins difficiles à franchir. Parfois heureux et parfois vaincu dans ces luttes, qui n'exigeaient pas seulement de l'énergie, de l'intelligence et de la ténacité, mais aussi des habiletés et des compromissions, tu te présentais au milieu de la tempête qui agitait le pays tantôt à la tête d'une foule de partisans et tantôt seul.

Tu as été pour un temps ministre et comme si tu pressentais que la route serait un jour une nécessité nationale, suprême, une nécessité primordiale, la route pour laquelle marcherait l'armée par laquelle seraient transportées ses munitions pour défendre la Patrie contre l'ennemi, tu as lutté pour elle avec vigueur et opiniâtreté, malgré toutes les oppositions et les attaques dont — comme tant de fois — tu fus injustement l'objet.

« Et le temps passait, les gouvernements se succédaient, le tumulte des passions secouait la Grèce, entraînant hommes, partis, chefs, régimes. Une année trouvait la Grèce luttant pour s'unir, tandis que l'autre la voyait noyée dans le sang des luttes intestines, jusqu'à ce qu'enfin, dans les grands vides laissés par le sort ta personnalité est apparue comme un espoir de lumière. Espoir de lumière au début, aux premières heures de la Grèce gouvernée par toi, tu devins un phare immense lorsque, dégouté par

les luttes stériles, tu as décidé de te libérer de l'étau de systèmes corrompus par le mauvais usage et que tu as donné à la Grèce une grande étape historique: le 4 Août 1936.

« Et il y a trois mois est venue la grande minute où, à ton appel, la Grèce entière s'est unie devant l'ennemi dans une vaste manifestation de dévouement de discipline et de patriotisme Mais, ne nous trompons pas. Cette manifestation fut préparée par la grande période de quatre ans dont chaque jour a porté le sceau de ton esprit, chaque heure la marque de ton action, chaque minute la lumière de ton intelligence.

« L'armée, son armement et son équipement, les travaux de défense du pays, la marine, l'aviation vers laquelle tu l'es tourné en prophète; les grands problèmes sociaux, sources de misère et de mécontentement populaire que tu as résolus avec ton âme courageuse qui vibrait avec le peuple en faisant don aux ouvriers et aux employés des contrats collectifs, des assurances sociales, du maximum des heures de travail, de la résorption du chômage et de tant d'autres choses dont le travail sacré était privé bien qu'il en eût le droit; les cultivateurs, ce fondement de la nation dont tu as protégé et développé les organisations coopératives, en faveur de qui tu as édicté l'allègement de leurs dettes écrasantes, tu as imposé la protection de leurs produits et tu as obtenu l'accroissement de leur production, ayant ainsi assuré leur prospérité et enrayé le funeste exode vers les villes; les malades et les victimes de l'injustice du sort qui ont vu se créer partout des hôpitaux, des dispensaires, des orphelins, des soupes populaires; les mères et les enfants qui ont bénéficié de ta protection dans une politique au large souffle tendant à l'assainissement de la race; les anciens réfugiés dont tu as, après tant d'années complété l'établissement; les provinces à qui tu as donné d'autonomie administrative; la capitale que tu as enrichie de travaux, les lettres et les arts dont tu fus le protecteur, la justice à qui tu as fait don du Code civil — comment se rappeler tout?... enfin tes enfants chéris de la Jeunesse que tu as organisés et conduits en tendre père dans les voies nationales et morales, tous, tout sont, depuis cette sainte journée, pénétrés, Chef, de reconnaissance. Ils furent tes oeuvres et les armes du pays. Mais même sans eux tu aurais été tout pareil avant-hier; car tu plaçais la Gloire avant la Victoire. Même sans eux tu aurais prononcé le 28 octobre l'historique, le grand NON qui réveilla le monde stupéfait; seulement cela n'aurait pas été le NON d'une armée de vainqueurs, mais le NON de martyrs.

« Maintenant tu nous laisses seuls. Tu nous abandonnes, tu abandonnes ton peuple et la Grèce affligés et orphelins, tu as transformé par ta mort en processions funèbres la manifestation enthousiaste qui l'accompagnait.

Pourtant, Chef, même si tu savais que trois mois après cette journée historique tu serais tombé sur les remparts et tu nous aurais abandonnés seuls, même alors tu aurais dit le NON. Car tu aurais su, qu'après toi aussi nous ferions ce que notre devoir exige ce que la Patrie commande par la bouche du Roi.

« Tu nous as désormais ouvert le chemin de la victoire. Nous le suivrons inflexibles, les dents serrées, la poitrine tendue, résolus d'arriver au terme que tu as rêvé, à l'ombre du drapeau qui flotte glorieusement sous ton souffle.

« Dors donc tranquille, Chef. Les coups heureux que lancent contre l'ennemi nos canons — ton cadeau à notre glorieuse armée — sont la salve d'honneur qui accompagne dignement ton convoi de grand soldat. Avec la volonté du Très Haut et la bénédiction divine, nous marcherons, sous la conduite de notre Roi, inébranlables, pleins de foi, pleins de courage, dans le chemin de l'honneur, dans lequel tu nous a conduits. Et ce chemin — dors tranquille, Chef — mènera la Grèce à la victoire afin qu'après elle reste éternelle sa gloire venant de ton oeuvre. Comme restera éternelle ta mémoire dans toutes les générations grecques à venir et dans l'histoire de la Nation.

« La cérémonie dans l'église était terminée. Pendant que le Souverain et les Princes quittaient la cathédrale, la bière était portée dehors et placées sur un affût de canon qui fut attaché à un tracteur d'artillerie lourde. Déjà, sur la rue Mitropoléos, la tête du cortège s'était mise en marche. D'abord une force de police puis les musiques du Dème d'Athènes, de la marine, de la garnison, de l'E.O.N. des clairons et des tambours. Suivaient des sections de l'Ecole des Evelpides, de l'Ecole navale, des Ecoles de gendarmerie et de police des villes, des détachements de fusiliers marins et de forces aériennes, deux détachements des forces aériennes britanniques, des sections de l'E.O.N. filles et garçons du bataillon du travail.

« Puis un petit nombre de couronnes de S.M. le Roi d'Angleterre, de S.A.R. le Prince Régent de Yougoslavie, du Président de la Confédération helvétique sur le même rang. Derrière une immense couronne en fleurs blanches et roses rouges, cravatée de rouge et de blanc: du Président de la République Turque. De S.M. le Roi et des Princes les couronnes étaient en lauriers. Il y avait celles aussi du ministre de Grande-Bretagne, du président du conseil de Turquie, du ministre des affaires étrangères de Turquie, du ministre de Yougoslavie, du conseil des ministres, de la famille Corizis et, avant toutes, les couronnes de la veuve et des enfants de Jean Métaxas.

« Venait après la Croix entre deux hexaptères, précédant les membres du St Synode et l'Archevêque, en ornements pontificaux avec mitre et crosse le clergé de la Cathédrale. Puis le cer-

cueil. Les cordons du poêle étaient tenus par trois officiers généraux, de l'armée de terre, de la marine et de l'air, par le ministre de l'intérieur M. Dourentis, le sous-secrétaire au Bureau politique M. Bourboulis et le commissaire gouvernemental à l'E.O.N. M. Canellopoulos.

« Derrière le cercueil venaient Mme Métaxas, les filles, les gendres du président et les autres membres de la famille, les représentants de S.M. le Roi, le président du conseil et les membres du gouvernement, les hauts dignitaires et fonctionnaires de l'Etat, les représentants des forces armées, un groupe de blessés. Puis venaient les troupes, des contingents d'infanterie, du génie, une batterie d'artillerie, une section d'automobiles. L'escadron de la Garde royale fermait la marche.

« Lentement le cortège s'avança dans un impressionnant silence. Des dizaines de milliers d'Athéniens s'étaient entassés sur le parcours depuis la cathédrale jusqu'au cimetière. Ils retenaient jusqu'à leur souffle. Dans le grand silence de la foule et du soir tombant, le cortège monta par la rue de la Métropole, traversa la place de la Constitution pour aller s'arrêter un instant devant le Quartier Général Le fanion du Haut Commandement était là. Il avait été apporté du front afin qu'il s'inclinât devant la dépouille du général Métaxas. Ce fut un moment de poignante émotion. Puis la triste procession continua sa route vers le champ du repos. A l'entrée du cimetière attendait S.M. le Roi avec LL. A.A. R.R. le Diadoque et les Princes Pierre et Philippe. Il accompagna le corps jusqu'au tombeau. Le Dème d'Athènes avait demandé que Jean Métaxas fût inhumé à l'entrée du cimetière afin que plus tard on y élevât un mausolée. La famille, exécutant un désir autrefois formulé, insista pour que le corps fût déposé dans la simple tombe paternelle de Métaxas. Conformément à un autre désir du président défunt, on avait placé sur son cercueil l'épée qu'il avait portée dans ses campagnes; elle fut enterrée avec lui.

« S. M. le Roi partit du cimetière après avoir une fois de plus présenté ses condoléances à Mme Métaxas et à ses filles».

LE TESTAMENT DE JEAN MÉTAXAS

« Je soussigné Jean Panaghi Métaxas dispose de mes biens comme suit: Je constitue légataires mon épouse Hélène née C. Hadjioannou et mes filles Lucie G. Mantzouphas et Jeanne E. Phocas et je lègue à ma femme l'usufruit sa vie durant de toute ma fortune et à mes filles la propriété à parts égales de cette même fortune après la mort de leur mère usufruitière.

« Je lègue à l'Organisation Nationale de la Jeunesse ma bibliothèque tout entière, après que ma femme, mes filles et mes gendres auront prélevé tous les livres qu'ils désirent garder en souvenir.

« A Kiphissia, le 6 juin 1940.

JEAN P. MÉTAXAS

JEAN MÉTAXAS (HISTOIRE, SOUVENIRS, APOLOGIE)

Le 7 Janvier Jean Métaxas fêtait sa fête Onomastique. Hélas ! pour la dernière fois. L'éminent journaliste Athénien Georges A. Vlahos écrivit à ce propos l'article ci-après, que nous publions aujourd'hui avec émotion.



JEAN MÉTAXAS

J'ai envers M. Jean Métaxas une vieille dette. Lorsqu'il y a 22 ans, je défendais une politique, un clan et, avec un enthousiasme juvénile une malheureuse expédition, j'eus comme adversaire de cette politique, de ce clan et de cette expédition, M. Métaxas, l'ex-chef d'Etat-Major. — «Votre expédition, disait M. Métaxas, échouera. Votre politique, tant militaire qu'extérieure, est mauvaise...» Mauvaise?... A cette époque le «qui n'est pas avec nous est contre nous» était de règle. D'obstacles il ne pouvait donc pas être question et le soussigné se dressa de toutes ses forces, contre le factieux inattendu. Et il écrivit... Que n'écrivit-il pas ! Si l'historien s'occupait, un jour, des oeuvres et des journaux de cette époque, il s'étonnerait de l'intensité de la colère et de la foule des épithètes. Le Métaxas des Guerres Balkaniques, le Métaxas de l'Etat-Major, le Métaxas exilé, étaient oubliés. Ce n'était plus Métaxas, c'était l'Obstacle. Le temps passa, l'expédition échouait, des balles grecques, à Goudi, traçaient les dernières lignes du drame, le factieux avait raison. Mais, le soussigné, n'en reconnaissait qu'aux Morts et dès lors, il vécut avec eux, avec leurs ombres, avec leurs successeurs. Romantisme?... Peut-être. Car Métaxas n'était pas

seulement l'adversaire du passé, mais aussi celui de l'avenir; c'était l'Inconnu, la Menace. Que voulait-il? Personne, au fond, ne le comprenait. Parlementaire, il l'était; il dirigeait un parti; il en était le chef; mais, tout cela d'une façon singulière et paradoxale. D'importants chefs de partis, des partisans de province, s'en venaient sonner chez lui et Métaxas, les voyant venir de sa fenêtre, ne les recevait pas. Que voulait-il, donc? Etre chef parlementaire, sans amis? Avoir une majorité, sans députés? Ses ennemis entrevoyaient au dessous de son chapeau mou inoffensif le képi; le chef du parti de la Libre Opinion était toujours «le Général» et le soussigné, qui n'avait pas encore diagnostiqué le mal dont souffrait la Grèce, lui disait: «Vous êtes député et vous complotez contre le régime parlementaire. C'est une mauvaise action. Mais c'est aussi, une action nuisible; parce que, le régime parlementaire, c'est un système tandis que la dictature, dont nous vous soupçonnons d'être partisan, est un homme. Et les hommes n'ont pas de successeurs...»

* * *

Cependant l'histoire suivait son cours. Désordres, coups d'état, querelles intestines, changements de régimes, meurtres, attentats puis encore des désordres, des coups d'états... Et Métaxas, tel un noufragé, paraissait aussitôt à la surface et tantôt au fond de cette mer parlementaire agitée par les vents. Nous pûmes croire, un moment, que nous ne le reverrions plus. Victime du grand bouleversement de 1928, qui avait balayé le parti et ses partisans, ayant échoué jusque dans sa propre circonscription, déçu, fatigué, il décida de vivre loin de l'Etat et de la Politique. — «Je vais vivre en simple mortel...» écrivait-il aux siens. Et de retour, il s'enferma dans son bureau, essaya de mettre de l'ordre dans ses affaires, se rendit compte de l'argent qu'il avait perdu, classa les dossiers de ses amis et ceux des combinaisons possibles, jeta, par la fenêtre, l'enseigne du parti et s'en fut — il y a dix ans à peine de cela — chercher du travail. Heureusement, il n'en trouva pas.

Aux élections de 1932, les Céphalloniens le portèrent aux urnes et l'élurent député. Cette élection — il le disait, lui-même à un cercle d'amis — le fit longtemps hésiter. Accepterait-il ou n'accepterait-il pas? Il ne croyait plus à la Politique. Il ne croyait plus au parlementarisme. Il ne croyait pas à son utilité en marge d'un système décadent et apoplectique. Accepterait-il? Le refus, comme la démission, était facile. Il accepta.

A cette époque, lorsque l'expérience du soussigné avait remplacé sa jeunesse, il n'y avait plus en lui que doute et que désespoir. Il avait vécu. De la loge de la Presse, il avait assisté aux fastidieux et inutiles débats de la Chambre, aux obstructions, à la répartition des besognes. Il avait rencontré dans les couloirs, s'entretenant amicalement, les fanatiques adversaires de la veille. Il connaissait, à fond, les coulisses. Il s'y était trouvé, face à face, avec le régime, ses hommes et leurs systèmes et il avait sen-

ti qu'il devait rompre, sinon avec les hommes du moins avec lui. Mais quelle recette adopter? Quelle solution? Quel remède? Un seul et unique: l'ancienne ennemie, la Dictature.

Allons y pour la Dictature. Il l'invita à son bureau, devint son ami, la présenta, essaya de l'imposer. Lorsqu'un gouvernement ami venait au pouvoir, il lui disait: « Renvoyez les Chambres; constituez un Directoire à trois ou qu'un de vous fasse la Dictature ». Lorsqu'il était renversé, il demandait à son successeur: la Dictature. Ce n'était pas un système, c'était un homme, il pouvait être mauvais mais il n'y avait rien d'autre à faire. Il ne restait que la clinique: il fallait passer s'y faire opérer.

C'est là que je retrouvais l'ancien adversaire: Jean Métaxas. Je l'ai vu, je l'ai entendu, je l'ai suivi. J'ai vécu, au jour le jour, cette atmosphère de salle de chirurgie. J'ai vu, petit à petit, se vider les étagères de fioles et se remplir les salles de jeunesses, de patries, de drapeaux. J'ai vu défiler dans les couloirs et se déverser dans la ville des phalanges de jeunes, au front haut, à l'allure martiale. J'ai vu rougir, d'un sang nouveau, les veines achrones de notre organisme, hier encore, défaillant; j'ai senti battre son pouls rapide, j'ai vu s'organiser le pays, arriver dans nos ports des cargaisons de munitions, voler dans nos cieux des aigles d'acier, souffler partout un vent nouveau qui ouvrait les fenêtres, faisait grincer les chambranes, emportait les toits. Etait-ce une clinique? Non! C'était, partout, une, libre, saine, unie, forte, vivante, la Grèce.

Survint alors le moment suprême. 28 Octobre, lundi, 3 h. du matin. Métaxas, seul, dort. Le téléphone. Une conversation. M. Grazi. Autour de lui personne, même pas un valet. L'office, comme toute la Grèce, à cette heure, dort. Retenons, un instant notre souffle; nous approchons à la plus importante étape de notre histoire. L'Empire Italien, avec ses 48 millions d'hommes, ses ressources, son armée, ses avions, ses tanks, réveille brusquement un homme et lui demande, en trois heures, la Grèce. Et cet homme, (qui d'entre nous, ne sachant s'il rêve ou s'il est éveillé, n'aurait demandé un délai, cherché à éviter la responsabilité) et cet homme a dit: NON; sur le champ; sans hésitations ni palabres. En une minute, de même qu'il s'était réveillé, il avait réveillé la Grèce.

Ordres, plans, mobilisation générale, déclaration d'état de guerre, réquisitions, proclamations, tout se fit avant le lever du soleil et à l'aube la Grèce se battait déjà.

Nous vécûmes, depuis des heures d'angoisse, d'agonie, d'enthousiasme et de joie. Nous vîmes la Gloire haletante suivre nos armées. Nous entendîmes les vents porter notre nom aux quatre coins de la terre et chanter notre victoire. Nous transportâmes, jusque à Athènes, les armes de l'envahisseur et y traînâmes désarmé, l'envahisseur lui-même. Un moment, il nous sembla que la Création, avec ses soleils et ses mondes, s'arrêtait et regardait, ce microscopique coin de terre faire, une fois de plus, de



Le Président du Conseil et Mme Jean Métaxas entourés des Ministres, le jour du dévoilement de la statue du Roi Constantin XII.

grandes choses. Et nous vécûmes heureux. Plus que jamais! Tellement heureux que tout ce qui peut arriver demain nous est indifférent. Nos réserves, devant l'Histoire, sont nos victoires; celle de nos enfants le: NON.

Aujourd'hui, S.E. Jean Métaxas, Président du Conseil Grec, est au summum de sa gloire. Il est vivant, dans l'Immortalité. Que lui manque-t-il? Une statue? Qu'elle soit faite. Non de marbre du Pentélique mais de bronze; de celui des canons pris à l'ennemi qui le réveilla à trois heures du matin.

J'ai senti le besoin, en ces jours de liesse, de revenir en arrière, de me souvenir, d'écrire surtout ce que je pense de cet homme qui, 16 ans durant, se battit, en vain, contre les Grecs pour servir la Grèce, qui, en 4 ans, la régénéra et qui, en 1 heure, la sauva.

G. A. VLAHOS

Une manifestation émouvante

LA MOBILISATION SPIRITUELLE DE L'HELLENISME

LE MAGISTRAL DISCOURS DE JEAN METAXAS



Dernière photo de Jean Métaxas à son bureau à l'Etat Major Général

Lundi 11 Novembre 1940, à 9 heures 30 du matin le Chef du Gouvernement National s'est rendu à l'Université d'Athènes où, dans la salle des Fêtes s'étaient rassemblés tous les professeurs agrégés, ainsi que le personnel enseignant des hautes écoles. M. Métaxas, qu'accompagnait M. Nicoulidis, sous-secrétaire d'Etat pour la presse, fut accueilli par des acclamations chaleureuses et de vifs applaudissements. MM. Spentzas, sous-secrétaire d'Etat à l'éducation nationale et M. Bourboulis, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du conseil, étaient également présents.

Le docteur Photinos, Recteur de l'Université, souhaita la bienvenue au président du conseil. Il le remercia de venir à l'Université au moment où l'Hellénisme écrit le chapitre le plus important de son histoire moderne.

« Durant ces jours, dit M. Photinos, toute la Grèce unie, armée et absolument sûre de la victoire finale, lutte pour les foyers et les autels. Le monde scientifique du pays est heureux qu'il lui soit donné aujourd'hui d'acclamer S.M. notre auguste et bien-aimé souverain et l'infatigable, habile et vaillant chef du gouvernement de notre Grèce qui sera bientôt agrandie, par le viril rejet des arrogantes exigences de l'ennemi et la mobilisation de toutes les forces de la nation

pour sauver la patrie. Dans cette mobilisation panhellénique que exigeons tous d'avoir notre place et nous vous prions chaleureusement de disposer des forces de chacun de nous là où les nécessités nationales l'exigent.

« C'est vous, grand chef, qui êtes le guide sur la voie vers la victoire et la gloire, et nous sommes tous à vos côtés. »

M. Métaxas est monté ensuite à la tribune. Debout, tous les professeurs acclament et applaudissent frénétiquement. Plusieurs minutes se passent avant que le chef du gouvernement puisse prendre la parole.

Je sais que chaque homme qui a eu le même sort que moi, — révolutionnaire, au point de vue de la vie intérieure du pays — ne peut que partager le sort des révolutionnaires, la réaction, la méconnaissance, jusqu'au jour où, le moment étant venu, tous lui rendront justice. C'est pourquoi peut-être de nombreux Grecs, peut-être quelques-uns d'entre vous, avaient des doutes quant à la voie sur laquelle je conduis la nation. Et il m'est revenu que quelqu'un, je ne sais s'il est ici parmi nous, ni s'il est des vôtres, aurait dit que c'était un malheur

pour le pays que ses destinées soient dirigées en ce moment par Métaxas, homme absolument non préparé à la vie politique du pays, homme de la caserne, avec une intelligence bornée aux choses militaires, homme manquant de la souplesse des hommes politiques cultivés et expérimentés.

Il est possible que nous, hommes de la caserne, nous soyons inférieurs sous beaucoup de rapports, mais nous avons une grande et haute vertu : le sacrifice de la vie et de tout bien terrestre pour les grands idéaux de la nation. (Applaudissements prolongés). Mais je ne sais ce que cet homme qui, certes de bonne foi, m'a porté ce blâme, pense en ce moment : qui a mieux représenté l'intelligence grecque, le caractère grec, la civilisation grecque, l'esprit antique d'où est sortie la civilisation de l'Europe et de l'Amérique et qui s'est propagé là où s'étend leur influence, qui les a mieux représentés ? La souplesse, la flexibilité que mon critique croit être la vertu de l'homme politique ou ma raideur et mon inflexibilité, le 28 Octobre 1940 ? (Tous les professeurs, debout, applaudissent et acclament longuement M. Métaxas).

Messieurs,

Maintenant que la mobilisation des forces armées du pays est pleinement achevée, grâce à Dieu, grâce au patriotisme et à l'abnégation du peuple grec et à la capacité de ses chefs militaires, l'heure est venue de la mobilisation spirituelle de la Grèce (Applaudissements vifs et prolongés). C'est là le but de ma visite.

Je sais que beaucoup d'intellectuels ont déjà commencé la lutte soit comme volontaires, soit comme appelés, et se présentent soit dans la presse, soit dans les nouvelles envoyées à l'étranger, ou de toute autre manière, tout armés dans cette lutte, (Applaudissements).

Mais il est nécessaire que cette mobilisation du monde intellectuel du pays s'opère méthodiquement comme le fut celle de nos forces armées afin qu'elle donne toute la valeur que l'esprit a sur les actions humaines et afin qu'elle atteigne efficacement son but.

Je viens ici en ma double qualité de chef responsable dirigeant les destinées de ce pays dans ce moment critique mais aussi d'homme qui a reconnu toute sa vie la supériorité de l'esprit sur la matière et la valeur qu'a l'esprit sur la destinées des choses humaines. Et c'est comme tel, avec de telles convictions que je viens devant vous.

Aussi, à ce point de vue je suis moi aussi un intellectuel tout comme vous. Peut-être dans la dernière étape de ma carrière où j'ai reçu un tel soutien de votre part, dans toutes les formes de nos travaux, comme en général de la part de tout le monde intellectuel, peut-être ai-je blessé certains d'entre vous à cause de ma gestion des affaires intérieures qui n'était pas peut-être d'accord avec leurs idées. Et d'aucuns m'ont accusé, même à l'étranger, d'avoir supprimé les libertés du peuple grec. Je ne les ai pas supprimées, messieurs, les libertés du peuple grec, je les ai assurées. Oui, j'ai assuré les libertés réelles du peuple hellène. (Accla-

mations dans tout l'auditoire). La preuve en est que ce peuple qui aujourd'hui sacrifie tout et verse son sang ne fait pas ces sacrifices pour une chose inexistante mais pour une chose qu'il possède et qu'il sent certainement qu'il possède : ses libertés et l'indépendance de son pays ! (Applaudissements, vivats).

L'élément que j'ai introduit dans la vie politique de ce pays fut celui qui s'est présenté quelquefois dans les cités grecques de l'antiquité et du Moyen-Age et chaque fois leur a donné le triomphe. Et chaque fois qu'il a manqué, malgré tous leurs exploits intellectuels, sa disparition les a conduites à la disparition. Cet élément qui nous a manqué pendant le dernier siècle de notre vie libre et dont l'absence fut la cause de nos grands désastres est celui de la discipline. De la discipline, non de la soumission servile, de la discipline consciente, de la soumission volontaire. De sorte que ce qui est reconnu, c'est-à-dire la liberté disciplinée, les droits individuels, elle les borne en même temps à une limite qu'ils ne peuvent dépasser, à la limite où commencent les nécessités et les droits de l'Etat. (Applaudissements). Tel est l'élément que je me suis efforcé d'introduire dans la vie politique du pays et que le peuple grec a compris avec une telle ardeur et un tel enthousiasme. Au point que je dois reconnaître que l'assentiment général, l'approbation générale, et la reconnaissance par le peuple grec presque tout entier fut pour moi plus précieuse que tout vote conventionnel. (Applaudissements, vivats). Grâce à cet élément de discipline, nous avons établi nos forces militaires qui triomphent en ce moment sur terre, dans l'air et sur mer. (Interminables acclamations pour les forces armées). Grâce à cet élément de discipline, nous avons effectivement assuré nos libertés politiques pour lesquelles nous luttons. Grâce à cet élément de discipline, aujourd'hui l'Hellénisme tout entier s'est levé comme un seul homme, non seulement les Hellènes de la libre Grèce, mais l'Hellénisme tout entier, en quelque point du monde où il se trouve. (Enthousiastes manifestations). Grâce à cet élément de discipline, nous avons levé, vivante et combattive, la Jeunesse de la Grèce. Et grâce à cet élément, nous marchons contre l'ennemi avec ordre et précision, avec tout l'enthousiasme qui nous anime. (Applaudissements, acclamations).

Si, dans la gestion de nos affaires intérieures je me suis montré sévère, jamais je ne fus rude et pendant toute la durée de mon gouvernement pas une seule goutte de sang n'a coulé ! (Applaudissements, bravos). C'est pourquoi, si je n'ai pas suivi les théories dogmatiques sur la politique intérieure, je vous prie, messieurs, de prendre en considération — vous le savez d'ailleurs mieux que nul autre — que la politique n'est pas une science, de même que la guerre n'est pas une science. Elles sont des formes de la lutte pour l'existence ; deux formes d'une seule et même lutte pour l'existence de la nation, mais aux conditions sous lesquelles chaque nation veut exister. Ce sont ces conditions de la lutte, en elles-mêmes et comme conditions sous

lesquelles un peuple entend vivre, - et non pas une autre science théorique— qui déterminent les dogmes de la politique et les dogmes de la guerre. Devant cette nécessité, la nécessité du *primum vivere deinde philosophari*, doit céder toute autre nécessité de théorie doctrinale.

C'est ainsi que je vous ai conduits, Hellènes, et que je vous ai menés tous ensemble, en pleine conscience de ce que vous faisiez, jusqu'à ce jour de 28 octobre 1940, de sorte que nous avons tous répondu par ma bouche à l'ennemi: Si tu oses, viens les prendre! (Tempête de manifestations à l'adresse du président).

Et maintenant je m'adresse à vous, qui êtes les sommités scientifiques du pays — pas certes les seuls mais bien d'autres aussi qui ne peuvent tenir dans cette salle — afin que vous serviez d'interprètes de ma pensée. Et je vous dis: Nous avons besoin de vous! Sans la prédominance de l'esprit aucune lutte matérielle ne peut exister ni durer. Il faut par conséquent que l'armée intellectuelle dont vous êtes une élite, engage cette lutte purement spirituelle contre nos ennemis, pour les idées et les idéaux que notre race a représentés et défendus pendant de longs millénaires, les idéaux pour lesquels elle s'est tant de fois sacrifiée, les idéaux pour lesquels le sang de notre nation a tant coulé, les idéaux qu'entourent un si grand éclat et une si grande gloire (Manifestations d'enthousiasme). Pour cela, messieurs, je vous appelle en mobilisation! (Tonnerre d'acclamations et d'applaudissements). Nous devons donner à cette lutte une forme systématique. (Acclamations). Le ministère dont relève cette forme de la lutte est le ministère qui s'occupe d'éclairer l'opinion à l'intérieur et à l'étranger et que dirige M. Nicoloudis. (Applaudissements).

Vous vous mettrez en contact avec ce ministère non pas en hommes qui reçoivent des ordres, mais en collaborateurs, en compagnons de lutte, en assistants et conseillers. Vous établirez les secteurs de votre activité en collaboration avec M. Nicoloudis. Les uns seront des secteurs d'action purement intellectuelle, les autres purement techniques, et d'autres de nature différente. On en fera la répartition. A chacun de vous, à chaque scientifique et intellectuel de ceux qui ne servent pas sous les drapeaux, sera assigné un travail et le lieu de son travail. Ne croyez pas que cette tâche soit petite! Elle est immense! C'est vous qui renforcerez l'enthousiaste âme grecque partout où elle vit. C'est vous qui courrez partout pour l'encourager! Vous irez dans les villes qui sont bombardées si lâchement pour donner courage et force d'âme à la population éprouvée. Vous irez dans les lieux où la nécessité s'en présente, où les gens manquent peut-être du nécessaire, pour leur donner courage et leur dire que l'homme ne vit pas seulement de pain! Vous irez aussi à l'étranger, là où nos idées et nos idéaux sont en péril et là où ils ne le sont pas, là où ils ont besoin d'être renforcés, vous irez éclairer le monde entier car nous avons besoin de l'aide du monde entier pour mener à bout cette

lutte. Et elle est aussi une nécessité pour ce monde lui-même qui, par la lutte de la Grèce d'aujourd'hui combat pour ses biens suprêmes! (Vifs applaudissements). Vous donnerez le souffle spirituel à cette lutte, vous exalterez jusqu'à l'extrême limite les âmes des Grecs à l'étranger. Je ne vous l'exposerai pas aujourd'hui en détail, car ce sera le travail que vous accomplirez en commun avec le ministère compétent.

Mais dans cette lutte que vous mènerez j'ai à vous adresser une prière personnelle. Je vous prie de ne pas oublier mon enfant, mon enfant à moi, la Jeunesse Nationale! (Acclamations, applaudissements, autres manifestations enthousiastes). Je prie ceux d'entre vous qui le voudront, après entente avec M. Nicoloudis et les chefs de la Jeunesse, de vous occuper spécialement d'elle. De vous occuper de ces enfants, qui accourent avec tant d'empressement et de courage, depuis les petits de 8 à 9 ans jusqu'aux grands, qui vont partout offrir tant de précieux services à la nation combattante. Donnez-leur encore plus d'élan et de vaillance, donnez-leur la plus grande leçon de la vie: que les hommes et surtout les Grecs n'appartiennent pas à eux-mêmes, mais nous appartenons à la patrie hellénique. (Applaudissements et acclamations).

Maintenant que je vous ai demandé votre concours et je suis certain que vous me l'accorderez (Tous les professeurs crient d'une voix: Tous!) Je veux ajouter ceci: ne croyez pas que ce que je vous demande soit inférieur à ce que nous demandons à nos combattants. Peut-être auriez-vous le désir — bien que l'âge de beaucoup d'entre vous ne le leur permette pas — de vous rendre sur les champs de bataille, mais ce que vous nous offrez est égal à l'offrande de votre sang, c'est le sang de votre âme. D'ailleurs, ne croyez pas que même au point de vue corporel, au point de vue de la vie, ce que nous vous demandons soit sans risques. Le danger est aussi grand dans les villages les plus éloignés de la Grèce que sur le champ de bataille. Où que vous alliez, votre vie sera en péril. Ainsi vous n'offrirez pas seulement votre esprit, mais encore votre vie (Vivats et applaudissements).

Dans ces conditions, nous irons de l'avant et je vous répète ce que j'ai dit au peuple grec: Nous vaincrons! (Vivats prolongés et applaudissements retentissants). Etroitement unis à nos grands alliés les Anglais, nous vaincrons! (Nouvelles manifestations). Et n'oublions jamais que les Grecs, même si nous ne devons pas vaincre — chose qui n'arrivera pas, car nous vaincrons — n'oublions pas que les Grecs ont toujours placé la Gloire au-dessus de la Victoire. (Interminables acclamations et manifestations d'enthousiasme). Et maintenant, allons de l'avant et entonnons tous ensemble la dernière strophe du péan de Salamine:

! C'est la lutte pour tout!

Des acclamations et des applaudissements recommencent et se prolongent, accompagnant M. Métaxas jusqu'à sa sortie.

APPEL

de la Croix Rouge Hellénique

«Nous faisons appel à nos frères et amis en Egypte pour qu'ils nous aident dans notre tâche en faveur de nos glorieux blessés de guerre qui combattent au front pour l'honneur de la Patrie».

Le Comité Permanent d'Egypte de la Croix-Rouge Hellénique lance un fervent appel à tous les hommes de la Vallée du Nil en faveur de son Oeuvre qui, étant donné les besoins immenses et les ressources très limitées de la Grèce, est titanesque.

Que tous ceux, amis de la Grèce combattante, qui ont donné ou qui donneront leur appui à la Croix Rouge Hellénique sachent, soient convaincus que cet appui apportera au soldat grec l'aide nécessaire à sa tâche, le pansement de ses blessures et le sentiment que le monde entier est penché sur son chevet de héros.

Que tous ceux qui ont donné ou qui donneront leur appui à la Croix-Rouge Hellénique sachent, soient convaincus que cet appel apportera aussi au villageois du front et au citadin, victimes des bombardements inhumains, sans gîte, au milieu de la tempête et des affres de la guerre, l'aide matérielle provisoire mais reconfortante.

Toute contribution, l'obole de la veuve tout comme le chèque du riche seront reçus avec la même gratitude et la même profonde reconnaissance.

Le Comité Permanent d'Egypte est convaincu que sur cette terre d'Egypte, généreuse et bénie, où l'arbre de la liberté, de la tolérance et de la charité fleurit depuis l'aube de l'histoire humaine, son appel trouvera son plus vibrant écho.

CROIX-ROUGE HELLENIQUE
Comité Permanent d'Egypte
Le Président: C. MOURATIADI

Prière d'adresser votre contribution

soit à Mr. C. MOURATIADI — B.P. 1157 — Le Caire.
soit à Mr. C. VALTIS, Consul Général de Grèce à Alexandrie.
soit à la Banque d'Athènes à Alexandrie.



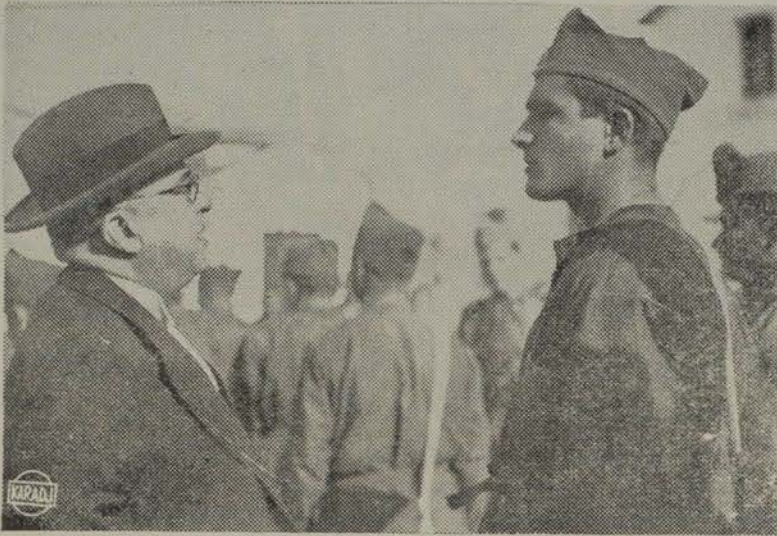
ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20.000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.



COMMENT JEAN METAXAS

PASSAIT SES VINGT-QUATRE HEURES



Jean Métaxas causant avec des soldats avant leur départ pour le front

Le trait caractéristique de M. Métaxas est le calme. Pas de nerfs. Il ne se trouble jamais. Il ne se fâche jamais. La colère lui est inconnue. Sa vie en temps de paix et même à présent, en temps de guerre, à la régularité d'une montre, un rythme de chronomètre. Rarement, très rarement, son emploi du temps dévie de son cours régulier. Jean Capodistria n'était pas calme, Elefthérios Vénizélos non plus. Ils étaient tous les deux des nerveux. Charilaos Tricoupis n'extériorisait pas les tempêtes de son âme. Il était toujours contenu et maître de lui-même. Sa vie à lui aussi était régulière. Mais Tricoupis n'avait pas d'occupations familiales. Or Jean Métaxas est chef de famille et un chef de famille plein de tendresse pour les siens. Sa vie familiale est pleine de poésie. Il n'est pas seulement militaire et homme politique, il est aussi poète. Il n'écrit pas de vers, il vit de poésie : le matin quand il parle à ses petits-enfants, les caresse, les embrasse et les choye ; quand il cueille les violettes de son jardin — comme Disraéli — et en orne les vases de son bureau ; quand, de la terrasse de sa maison, il contemple un beau coucher de soleil ou un clair de lune enchanteur. Poète, il l'est encore quand il lit des vers de Calvos, de Palamas, de Valéry ou de Heine, assis près de la cheminée de son cabinet de travail qu'orne une très belle photographie de Mme Métaxas. Je ne crois pas qu'il existe un couple plus uni que celui-là. Ils ont partagé les amertumes et les joies de toute une vie, avec la même émotion, la même patience, la même noble fierté, toujours simples et sans ostentation. La simplicité caractérise toute la famille de Jean Métaxas.

La journée du président Métaxas commence à 7 heures. Son réveille-matin sonne à 7 heures moins

le quart. Il prend son bain, une douche tiède suivie d'une douche froide. A 8 heures, il est prêt. Tout en jouant un peu avec ses petits-enfants, il prend sa tasse de café au lait avec un biscuit. C'est là tout son petit déjeuner. Il y a longtemps qu'il ne fume plus. D'une centaine de cigarettes autrefois, plus une aujourd'hui. Après quelques coups de téléphone, à 9 h. 1/4 il sort de sa maison. Si le temps est beau, il fait un tour dans son jardin et part pour une promenade d'une heure, soit vers le Pentélique soit du côté d'Amaroussi. A pied, bien entendu, comme inséparable compagnon, une canne noire dont un ami du Pirée lui offrit il y a vingt ans. Si sur son chemin il rencontre un paysan, un ouvrier, des enfants, il fait route avec eux un moment et se plaît à rentrer en conversation avec eux. A 10 heures, il est à son bureau où l'attend un dossier rempli de télégrammes diplomatiques et d'informations de l'étranger ou de l'intérieur. Il se met ensuite en contact avec l'Etat-major. Il travaille avec les généraux, prend connaissance des informations de la nuit, téléphone au front, s'entretient avec le généralissime, donne des ordres, approuve des décisions, discute des mesures proposées, étudie des cartes, et après mûre réflexion, expose ses conceptions. Puis il revient à son bureau de président du conseil et là reçoit les fonctionnaires supérieurs du ministère des affaires étrangères avec lesquels il a à travailler. Commence ensuite le travail avec divers ministres. Suivent les visites de ministres étrangers, de chefs d'unités militaires anglaises, de journalistes connus.

Pendant ce temps, le Roi arrive, soit seul, soit avec le Dialogue, et va d'abord au Quartier-Général puis se rend au bureau du président du conseil où il reste assez longtemps pour être mis au courant de l'évolution des événements. Après le départ du Souverain, M. Métaxas travaille seul jusqu'à 14 heures. Avant de partir, il va de nouveau au Quartier-Général où, suivant les circonstances, il reste soit cinq minutes à peine soit quelquefois jusqu'à 4 heures de l'après-midi.

Le déjeuner du président du conseil est frugal. M. Métaxas s'abstient de viande, de gros poissons et d'œufs. Ordinairement il déjeune de pâtes, de légumes et de fruits. Il ne boit jamais de vin, ni d'alcool, ni de bière. Mais le café lui plaît. Quelquefois quand il tarde à remonter à Kiphissia pour le déjeuner, il se contente de manger dans son bureau un peu de fromage et un « coulouri », un de ces petits pains en forme de couronne qu'on trouve fréquemment dans les rues d'Athènes.

Le premier ministre d'Angleterre M. Winston Churchill suit un régime tout opposé. Mangeur et buveur renommé, et terrible fumeur, il mange beaucoup de viande, boit du whisky et fume sans arrêt



Jean Métaxas au Stade d'Athènes entouré des jeunes filles des provinces grecques

des cigares de la Havane. Il se couche à 4 heures du matin, se réveille à 11 heures et sa résistance est pourtant légendaire et admirable. Pourtant il n'est plus très jeune, il vient d'entrer dans sa soixante-sixième année. Mais Clémenceau n'a-t-il pas fait la guerre à 76 ans ! Et n'est-ce pas Gladstone qui à l'âge de 87 ans droit et rose, présenta à la Chambre anglaise le projet de loi concernant l'autonomie de l'Irlande, portant une rose à la boutonnière de sa redingote grise ? Mais il faut noter que sauf M. Churchill, tous ces hommes politiques se distinguaient par leur frugalité. Parmi les hommes politiques grecs, Charilaos Tricoupis mangeait fort peu. Il évitait la viande ; il aimait les légumes, les fruits et la compote de prunes. Mais il buvait beaucoup de thé. Elefthérios Vénizélos mangeait beaucoup ; de la viande et du poisson. Et il buvait de tout.

Après son déjeuner, le Président du conseil se promène dans son jardin et suit la croissance des arbres et des plantes parce que ce jardin est de récente création. Puis il remonte dans sa chambre et se repose environ une heure. Cette sieste le délasse beaucoup. En excellente forme, il descend à 4 heures et demie à son cabinet de travail, qui occupe deux grandes pièces. Il y a là une bibliothèque de 3,600 volumes : classiques grecs anciens, classiques modernes, ouvrages historiques, géographiques, politiques, militaires, économiques littéraires etc. La littérature grecque constitue une section complète. Aucun des poètes et des prosateurs grecs anciens et modernes n'y manque. Le Président a donné une grande partie de sa bibliothèque à ses filles lors de leur mariage. Parmi ces livres se trouvaient les œuvres de Proust, de Gide, de Valéry, de Giraudoux et d'autres auteurs français. Le classement de ces 3.600 volumes a été fait suivant le système le plus moderne appliqué dans les bibliothèques européennes.

La bibliothèque de M. Métaxas couvre les murs des deux pièces qui s'ouvrent au soleil du côté du midi et qui sont largement éclairées le soir par deux



Jean Métaxas aidé par les jeunes gens de l'E.O.N. plante un arbre

fortes lampes électriques. Le bureau de travail de M. Métaxas est très artistique ; en face de lui dans une immense cheminée de style grec, brûlent des bûches d'olivier ; pour la joie des yeux car toute la maison a le chauffage central. Derrière le bureau du Président est accroché le portrait de son père : un Septinsulaire du vieux temps. Le père de M. Métaxas était fonctionnaire et ami politique d'Alexandre Coumoundouros auquel, un jour, il présenta au ministère de l'intérieur, son petit garçon, son Yannakis. Coumoundouros caressa l'enfant, dont les yeux brillants lui avaient fait impression et dit au père : — Dieu te le garde ! Cet enfant a une figure très intelligente. Dieu te le garde !

Le père de Jean Métaxas n'était pas riche. Il était parent de Théophraste Métaxas député de Céphallénie, ami de Charilaos Tricoupis, du Colonel du génie Métaxas qui fut ministre de la guerre et de Métaxas dont les deux fils Angélos et Costakis furent l'un maréchal de la Cour et l'autre officier supérieur de la marine.

La mère de Jean Métaxas était de Vrachori en Acarnanie et sa grand'mère de Grévéna en Macédoine, où il a beaucoup de parents qui se sont fait connaître dernièrement quand il devint président du conseil. La famille de M. Métaxas connut des jours de grande gêne qui rappellent l'émouvante et révélatrice apostrophe d'Herriot, quand un député l'interrompit à la Chambre française pour l'accuser d'être ami et défenseur de la ploutocratie.

— Moi, ami des ploutocrates ! Moi dont la mère a travaillé jusque dans sa vieillesse pour que je continue mes études ! répondit au milieu des applaudissements de la chambre Herriot qui était alors premier ministre.

Le Président descend chaque après-midi dans son cabinet de travail pour y prendre une tasse de café au lait avec un biscuit. A Kiphissia, il ne reçoit absolument personne, pas même ses ministres. Mais il se plaît à causer avec quelque ancien ami.

Cela le délasse. Car Jean Métaxas est un incomparable causeur. Il peut parler pendant une ou deux heures et raconter une foule de choses avec un grand humour. Car il est toujours souriant. Le sourire ne le quitte jamais ni la bonne humeur. Vous ne le verrez jamais renfrogné ou ennuyé.

Outre son instruction très générale, il connaît sur le bout des doigts l'histoire politique de la Grèce depuis Capodistrias jusqu'à nos jours. De Tricoupis et de Vénizélos il parle avec éloge. Du dernier il fut un collaborateur intime et précieux, politique et militaire. On pourrait écrire tout un volume sur la collaboration de ces deux hommes d'Etat. Dans les coins de son cabinet de travail on aperçoit un butin de guerre venant du front albanais et destiné au Musée ethnologique. Un superbe drapeau italien avec le nom du général italien et le numéro de l'armée qu'il commandait. Puis des épées de Chemises noires avec des buadriers tout neufs, des fusils, des obus, des casques, des cartouches, des fragments de la torpille qui coula l'«Helli». Bien d'autre choses encore.

L'après-midi, à 5 heures et demie, M. Métaxas descend à Athènes pour ne rentrer à Kiphissia qu'à 10 heures, souvent à minuit ou même plus tard, à 2, 2 et demie, 3 heures du matin. Il continue le travail avec les ministres et l'état-major du Quartier Général où il passe deux et trois et parfois quatre heures. S'il rentre avant minuit à Kiphissia, pour se délasser il boit une verre de lait et fait une partie de trictrac avec Mme Métaxas, qui l'attend impatiemment. Le soir il ne mange rien. Son sommeil est paisible et il s'endort plutôt facilement. Mais il se réveille au milieu de la nuit, tourmenté par l'océan

de pensées et de soucis. Souvent il sort de son lit, fait de la lumière et travaille seul; il prend des notes pour régler des questions pendantes. Au besoin il téléphone à ses ministres, qui accourent à l'appareil, interrompant leur sommeil. Bis.narck se réveillait lui aussi la nuit; non pour travailler mais pour manger. A côté de son lit il y avait un plateau avec des tranches de jambon et une petite bouteille de champagne. Quand il avait dévoré tout cela, il allumait sa pipe et peu après il s'endormait. Charilaos Tricoupis s'endormait n'importe quand il voulait, tellement il avait le sommeil facile. Vénizélos aussi s'endormait tout de suite.

* * *

Paul Bourget écrit quelque part que les hommes politiques arrivent derniers dans les manifestations amoureuses. Les femmes ne veulent pas d'eux. Elles préfèrent... les ténors qui détiennent, d'après Paul Bourget, le record dans l'admiration chez le beau sexe. Pourtant Jean Capodistrias et Charilaos Tricoupis et Elefthérios Vénizélos ont inspiré de vives passions. Parmi les étrangers, Clémenceau, Briand, Herriot, Waldeck-Rousseau, Disraéli, Gladstone ont reçu les attaques de femmes de haute condition. Jean Métaxas, comme Bismarck et Hitler, n'a pas été atteint par les flèches de l'amour. Bismarck était un modèle de chef de famille; il adorait littéralement sa femme. Il vivait pour elle et la grandeur de l'Allemagne. Il en est de même pour Jean Métaxas. Il est un modèle de père de famille, tendre et sage. C'est pourquoi il y a une grande vérité dans le dicton populaire que seul un bon «maître de maison» peut bien gouverner un Etat.

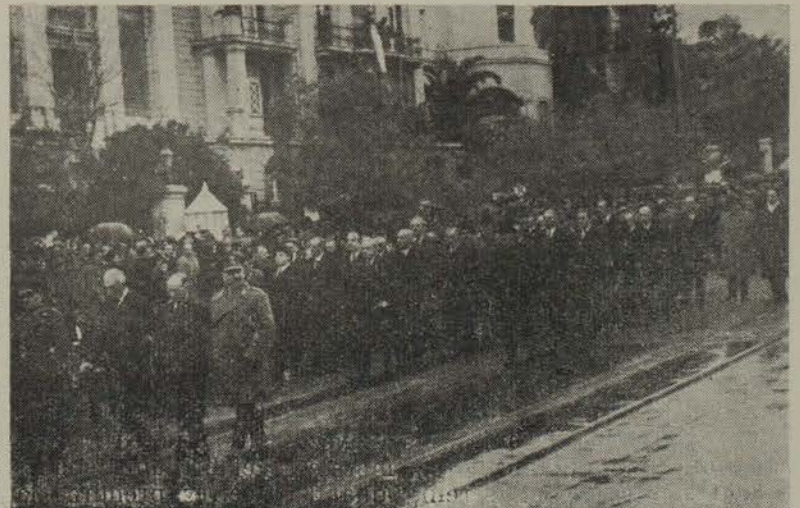
STEPH STEPHANOU



DEUX INSTANTANÉS DES FUNÉRAILLES DE JEAN MÉTAXAS



Devant la Cathédrale d'Athènes la foule attend pour saluer pour la dernière fois le Chef disparu.



Les Officiels suivent le corps du défunt porté sur un affut de canon

"LA GUERRE ACTUELLE N'AURA D'AUTRE ISSUE QUE LA VICTOIRE" "LE MIRACLE QUI S'ACCOMPLIT EST L'ŒUVRE DU PEUPLE GREC"

PAROLES DE JEAN MÉTAXAS A SES COLLÈGUES

Le 7 janvier, après le TeDeum à la Cathédrale, les Membres du Gouvernement se sont rendus en corps au Ministère des Affaires Étrangères où se trouvait le Président du Conseil pour lui présenter leurs félicitations. Au nom de ses collègues, M. Kyriakos, Ministre de l'Agriculture, remit à M. Métaxas, une statuette d'Athéna en bronze, copie d'un original antique découvert sur l'Acropole et lui adressa l'allocution suivante:

« Monsieur le Président,

« A l'heureuse occasion de votre fête onomastique que l'Hellénisme tout entier, rassemblé autour de vous, célèbre cette année avec une joie exceptionnelle, vos collaborateurs du conseil des ministres, réunis autour de vous, le cœur inondé d'émotion, d'allégresse et d'enthousiasme, souhaitent de toute leur âme que la divine Providence vous accorde une santé de fer et tout le bonheur personnel et familial possible pendant de longues années afin que vous meniez à bonne fin la grande tâche que, depuis l'historique 4 Août, vous accomplissez fermement et méthodiquement dans un but exclusif: la réformation morale et la reconstruction du pays.

« Le rythme de cette oeuvre éminemment pacifique et civilisatrice, dont le riche contenu moral a attiré depuis longtemps l'attention du monde entier et la profonde estime des peuples civilisés a été ralenti, mais n'a pas été arrêté par l'explosion du conflit international. L'histoire reconnaîtra que vous avez fait de nobles et persistants efforts pour garder la petite Grèce loin de l'ouragan et que vous n'avez pas cessé un instant d'être le droit et habile timonnier d'un Etat loyal, fermement décidé de remplir sincèrement et impeccablement toutes les obligations que lui imposait sa neutralité.

« Nous rendons grâce à Dieu de ce que, tout effort et toute patience ayant été épuisés en vain, quand le pays s'est trouvé à un tournant décisif de son histoire, la plus morale de vos ambitions s'était déjà réalisée; c'est-à-dire ce que l'âme d'un patriote grec pouvait désirer de plus précieux était déjà assuré. L'union sacrée de tous les Grecs s'était réalisée par le relèvement moral. Connaissant l'incommensurable force morale de l'union sacrée qui est l'oeuvre grandiose de vos efforts prudents qui tendaient vers un vaste but, vous y avez puisé une indomptable force morale pour rester calme et serein, quand l'insolence d'un ennemi perfide et effronté vous a réveillé soudainement pour vous demander de lui livrer l'honneur de la Patrie, si bien que

vous n'avez pas hésité à lui jeter à la face la phrase historique qui, il y a deux mille ans, a couvert de gloire Léonidas aux Thermopyles.

« Il était temps. D'un bout à l'autre



Copie d'une statuette d'Athéna Promachos découverte dans les fouilles sur l'Acropole, oeuvre du 6ème siècle avant J.-C. Une plaque au socle porte gravée la phrase suivante du discours adressé par M. Métaxas au peuple grec le 4 août 1938: «Notre idéal est de laisser derrière nous une Grèce puissante et ses forces morales et matérielles organisées. Nous avons donné à la déesse Athéna le javelot et le bouclier qui lui assureront la défense et la force». Sur l'autre face une plaque porte: «Le Conseil des Ministres à son Président. Athènes 7-1-1941.»

tre le pays éprouva un soulagement. Tout l'Hellénisme applaudit à votre décision. Notre vaillante jeunesse accourut sous les drapeaux, pleine d'enthousiasme.

Deux mois de lutte dure et glorieuse ont prouvé avec quelle sûreté vous avez jugé les coeurs des Hellènes et avec quelle clairvoyance vous avez tout prévu. Le monde entier, émerveillé, suit avec enthousiasme et admiration le nouveau miracle grec qu'accomplissent l'héroïsme, la bravoure, la capacité et la sagesse de toutes les forces armées et une sympathie, un respect universels entourent la petite Grèce héroïque. Une nouvelle et brillante épopée, digne de vos ancêtres prendra la place d'honneur dans l'histoire moderne de notre nation. A l'arrière, tout le peuple, formé par les précieux enseignements, remporte une constante et grandiose

victoire morale, s'élevant jusqu'au sacrifice et manifestant de toute façon sa solidarité nationale.

« En témoignage d'affection, de dévouement, de respect, mais aussi d'admiration pour tout ce que vous avez depuis longtemps conçu et que vous avez accompli en si peu de temps, vos collaborateurs du conseil des ministres vous prient d'accepter ce petit don, copie d'une statuette de bronze d'Athéna Promachos qui symbolise pleinement la politique de sagesse et de défense courageuse et organisée que vous avez appliquée avec des résultats si surprenants. Suivant votre propre expression, votre idéal est de laisser derrière vous une Grèce puissante dont les forces matérielles et morales seront organisées. Cet idéal est déjà réalisé car la parfaite organisation des forces morales et matérielles a produit le nouveau miracle grec. »

M. Jean Métaxas a répondu en ces termes:

« Mes chers collègues, je vous remercie chaleureusement pour votre présence ici et pour vos félicitations. Je vous remercie pour le beau souvenir que vous m'avez offert. Je vous remercie surtout pour votre fidèle collaboration, une collaboration au milieu de peines et de dangers, sans aucun intérêt personnel, sans aucun égoïsme que nous avons voulu pour mettre la Grèce dans la voie qui est la sienne. Ce n'est pas nous qui avons créé les forces morales que déploie aujourd'hui l'Hellénisme. Elles étaient en lui, mais en partie elles étaient en léthargie, elles sommeillaient. Nous, nous les avons réveillées, coordonnées, poussées vers l'avant. Par conséquent notre oeuvre va jusque-là. Le reste et le miracle qui s'accomplit est l'oeuvre du peuple grec. Et c'est ce qui fait sa valeur. Car l'oeuvre d'un seul homme n'a pas de valeur. L'oeuvre d'un peuple en a une immense.

« Je suis certain que cette guerre, avec l'issue qu'elle aura — nous en sommes convaincus — avec la victoire, donnera au peuple un nouvel essor, déploiera encore davantage ses ailes pour qu'il vole plus loin. Et ainsi se réalisera mon rêve qu'au début, lorsque j'en parlais, beaucoup peut-être considéraient comme une simple phrase, c'est-à-dire la création d'une troisième civilisation. Une civilisation naîtra qui sera notre propre bien à nous Hellènes, qui sera notre propre création, dont nous aurons la responsabilité et l'orgueil, et qui sera un devoir. Car un peuple qui ne crée pas sa civilisation particulière est un peuple mort pour l'histoire.

«Encore une fois je vous remercie.»
(Vifs applaudissements).

Vieux Papiers

LA FAMILLE MÉTAXAS DANS L'HISTOIRE

Le grand mort dont l'hellénisme entier pleure la perte appartient à une famille qui, pendant cinq siècles a donné à la patrie des hommes d'élite et de nobles patriotes. Le 29 mai 1453, quand Constantin Paléologue le dernier empereur de Byzance, tomba devant la Porte de Romanos, auprès de lui combattit jusqu'au dernier moment Marc-Antoine Métaxas qui appartenait à une grande famille de Byzance. Après la catastrophe, Marc-Antoine Métaxas réussit à s'enfuir et s'embarqua sur le vaisseau du Doge de Gènes Andrea Doria, qui le transporta en Crète. Quelques temps après, il se rendit à Céphallénie avec ses deux frères et y fonda une famille qui ne cessa jamais de s'illustrer. Il s'établit à quatre milles d'Argostoli et y créa un village qui porte encore le nom de Métaxata. La famille Métaxas ne tarda pas à occuper un rang éminent et la République de Venise; alors maîtresse des Iles Ioniennes, l'honora de titres et de privilèges.

En 1591, Nicodème Métaxas est élu évêque de Céphallénie et de Zante; en 1585 naquit un autre Nicodème Métaxas qui se distingua comme clerc et comme patriote. Vers 1620, il se rendit à Londres auprès de son frère qui y exerçait le commerce, et qui lui donna les moyens d'acheter une petite imprimerie pour éditer des livres utiles à l'hellénisme. Après en avoir publié un certain nombre à Londres, il décida de transporter son imprimerie à Constantinople, auprès du Patriarcat Œcuménique qui était alors le centre d'une patriotique activité grecque. En 1627, il arriva donc dans la capitale turque avec son imprimerie et les livres qu'il avait déjà édités. Grâce à la protection de l'ambassadeur d'Angleterre, Thomas Rowe, la Porte l'autorisa à installer son imprimerie, et il commença à éditer des livres. Mais les Jésuites qui ne voyaient pas d'un bon œil son activité religieuse, intriguèrent auprès du Sultan et obtinrent de la Porte qu'elle donnât l'ordre de détruire tous les livres édités par N. Métaxas. Celui-ci parvint à s'enfuir grâce à l'aide de l'ambassadeur d'Angleterre. Il rentra alors à Céphallénie où il fut élu métropolitain de cette île et de Zante.

D'autres membres de la même famille se distinguèrent dans la carrière des armes sous les drapeaux de Venise dont ils étaient les sujets. Au 17^e siècle, toute-puissante et immensément riche, la famille Métaxas seconda Venise non seulement en armant à ses propres frais des bâtiments de guerre, mais par la participation personnelle à la guerre de quelques-uns de ses membres. Jean-Baptiste Métaxas à la tête de 200 céphalléniens se battit bravement et reçut en 1617 le grade de gouverneur pour la vaillance dont il fit preuve. André Métaxas prit part à la guerre de Crète (1645-1669) entre la Turquie et Venise; avec 250 de ses compatriotes il participa au siège de Lemnos dont Venise s'empara grâce, surtout, à l'héroïsme dont il fit preuve. En 1684, un autre Jean-Baptiste Métaxas, à la tête d'un corps de 700 Céphalléniens, contribua, avec

Francesco Morosini, à la prise de Leucade, qu'ils enlevèrent aux Turcs, tandis que son frère, Jacques Métaxas, commandait une galère vénitienne.

Il n'est pas possible dans une courte notice de citer toutes les actions valeureuses de tant de militaires appartenant à cette famille. Nous nous limiterons forcément aux plus saillantes. En 1715, éclata une guerre à mort entre la Turquie et Venise. Cette dernière demanda le concours des Septinsulaires. Parmi ceux qui répondirent à son appel, André Métaxas arma à ses propres frais 150 hommes son frère Jacques, 90 hommes qui furent les uns et les autres embarqués sur le même navire de guerre vénitien. Un peu plus tard, André Métaxas avec 600 hommes d'armes céphalléniens débarqua à Dragamestro dont il anéantit la garnison turque.

Plus tard la famille Métaxas tomba en disgrâce. En 1760, le gouvernement vénitien fut arrêté et conduit à Venise Marinos Métaxas qui fut enfermé dans les fameux «Piombi» du palais ducal. Le document suivant, qui se trouve à la Bibliothèque Marcienne, nous apprend qu'il y fut étranglé :

«1760, Novembre. Le comte Marino Métaxas âgé de 65 ans et Marino Anninos son neveu, âgé de 29 ans, tous deux natifs de Céphallénie, ont été étranglés dans la prison par ordre supérieur et ont été ensuite pendu à la potence (forca) sur une publique avec, à leurs pieds, un écriteau portant ces mots: «Per rilevante materia di Stato». Pour une importante raison d'Etat)».

C'est ainsi que Venise paya tant et de si importants services que lui avait rendus la famille Métaxas.

Quand Catherine II de Russie décida de soulever les Grecs, les frères Spyridion et Jean Métaxas enrôlèrent, malgré l'interdiction du gouvernement vénitien, de nombreux Céphalléniens à leurs propres frais, et réussirent à passer à Patras qu'ils assiégèrent pendant deux mois. Mais Orloff ne leur envoya par les renforts promis et ils furent obligés de lever le siège.

* * *

La contribution de la famille Métaxas à la Guerre de l'indépendance est très importante, bien que Céphallénie, comme les autres Iles Ioniennes, fût pays de protectorat britannique. Marinos Métaxas fut le premier Céphallénien initié à la Philiki Hétairia qui, dès 1814, préparait le soulèvement de la Grèce. En correspondance suivie avec Alexandre Ypsilantis et Alexandre Mavrocordatos, il contribua à la préparation du mouvement et initia à la Philiki Hétairia son frère Constantin et d'autres membres de sa famille. Quand arriva l'heure du soulèvement, Constantin Métaxas se rendit à Patras et s'entendit avec l'évêque Germanos qui leva l'étendard de la révolte. De retour à Céphallénie, Constantin prépara un corps de soldats sous un commandement et celui de son cousin André et d'autres de ses parents. Au

commencement de mai 1821, ce corps de Céphalléniens passa sur la côte du Péloponnèse et se joignit aux corps qui y étaient déjà formés. Il prit part à l'attaque des Turcs à Sala où se livra un important combat et où André Métaxas se distingua et mit les ennemis en fuite.

D'autre part, Constantin Métaxas, après entente avec D. Ypsilantis et les autres chefs de l'insurrection à Astros, se rendit secrètement à Céphallénie où il enrôla des combattants et prit à leur tête une part brillante au siège de Patras. De là, il passa à Missolonghi où il combattit bravement. Les deux Métaxas André et Constantin furent alors appelés à Corinthe par le gouvernement provisoire, qui confia à Constantin le ministère de la justice et à André celui de la police. Plus tard Constantin Métaxas fut envoyé, comme gouverneur dans les Iles de l'Égée. André partit en octobre 1822 pour Vérone, où se réunit la conférence diplomatique, pour soutenir devant elle les droits de la Grèce en lutte pour sa liberté. Mais cette démarche échoua. La Sainte-Alliance, qui dirigeait alors les destinées de l'Europe, refusa de recevoir à la Conférence Métaxas et les deux autres délégués hellènes, car elle ne reconnaissait pas la Grèce comme Etat.

André Métaxas prit ensuite une part active dans le gouvernement et dans les Assemblées où il se fit admirer par sa sagesse et son patriotisme. Quand on apprit que la Porte préparait une attaque générale contre Missolonghi, le gouvernement y envoya comme gouverneur général Constantin Métaxas. Son arrivée dans la ville héroïque en juin 1823 enthousiasma les vaillants défenseurs. Il trouva les chefs divisés et en querelles constantes. Avec une grande habileté et grâce à son ascendant, il réussit à les réconcilier. Il se lia particulièrement avec Marco Botzaris qui l'estimait grandement. Quelque-uns des chefs se plaignirent parce que Métaxas avait nommé Botzaris général en chef. Le souliote réunit tous les chefs et déchira devant eux sa nomination. «C'est sur les champs de bataille, dit-il, que se gagnent les titres.

Quand Topal pacha, l'amiral de la Flotte otto-

ne, débarqua des troupes à Cryanéri, Métaxas les attaqua et les mit en fuite. Mais terminons sur une anecdote on peut dire d'actualité.

Un matin se présenta devant Missolonghi un bateau anglais. Son commandant Clifort demanda à voir le gouverneur. Métaxas le reçut courtoisement et l'entendit exiger qu'il lui fût versé 8.000 doublons pour les avaries que les bateaux de Missolonghi avaient faites à un navire heptanésien. Métaxas suggéra habilement à l'Anglais qu'un tel genre de réclamations devait être présenté au gouvernement du pays. Puis il lui fit faire un tour dans la ville et les batteries qui la défendaient. En chemin il sut lui exposer les droits des Grecs qui se battaient pour leur liberté. L'Anglais fut ému à la vue de toute une population prête à se sacrifier pour sa liberté et, au lieu d'insister sur le paiement d'une indemnité, il demanda à Métaxas en quoi il pouvait lui être utile. Encouragé par ces nobles paroles, Métaxas lui dit que Missolonghi manquait de plomb pour faire des balles. Clifort répondit que le plomb qui se trouvait sur le navire anglais, appartenait à son gouvernement.

— Mais, répondit Métaxas avec à-propos, la petite quantité que vous nous donneriez peut-être facilement remplacée par ailleurs. Ensuite, je suis certain que le gouvernement anglais ne vous blâmera pas d'avoir aidé de braves chrétiens luttant pour la foi et la liberté.

Clifort se retira sans ajouter un mot et Métaxas attendait avec anxiété le résultat de sa demande, lorsqu'il vit une embarcation du vaisseau anglais accoster au rivage. Des marins débarquèrent 1500 onces de plomb et une grande caisse de liqueurs. Un officier anglais vint lui remettre une lettre de Clifort; elle annonçait l'envoi des liqueurs, mais ne disait mot du précieux métal. L'esprit chevaleresque est inné chez les Anglais. Métaxas remercia Clifort par une lettre émue. Et ce plomb rendit aux assiégés de grand service pendant les jours pénibles qu'ils traversaient.

COSTAS KEROFILAS

DEUX INSTANTANÉS DES FUNÉRAILLES DE JEAN MÉTAXAS



Le corps du défunt porté sur un affût de canon tiré par un tracteur



Madame Jean Métaxas et les parents du défunt sortant de la Cathédrale.



Sourire

Il y a un charme irrésistible dans le sourire d'une femme.

Souriez librement, souriez naturellement... sûre comme vous l'êtes que la symétrie de vos traits ne sera pas rompue par de petites rides disgracieuses.

De brèves et régulières applications du **Velva Cream Masque** 15 minutes seulement pour les peaux délicates... suivies de **Crème Velva** ou **Orange Skin Food**, supprimeront les poches sous les yeux, relèveront les contours du visage et donneront à la peau une transparence veloutée, le teint aux coloris délicats et naturels de la jeunesse.

Produits de Beauté

Elizabeth Arden

En Vente chez

Cicurel



JOHNNIE WALKER

SCOTLAND'S

Most famous WHISKY
